

Cité

N° 23 - 35 F

Revue de la Nouvelle Citoyenneté



**Hommage à
MAURICE CLAVEL**

SOMMAIRE

N° 23 - Été 1990 - ISSN 0756-3205 - Com. paritaire N° 64853

HOMMAGE A MAURICE CLAVEL

■ Remy Talbot.....	5
■ Luc de Goustine	9
■ Philippe Nemo.....	13
■ Jean-Toussaint Dessanti.....	17
■ Marie Balmary.....	25
■ André Frossard.....	33
■ Hélène Bleskine	37
■ Edgar Morin	41
■ Jean-Pierre Le Dantec.....	45
■ Alain Jaubert.....	49
■ Jean-Paul Dollé.....	53
■ Jean Daniel.....	57
■ Roland Castro	63
■ François Gachoud.....	67

Directeur de la publication : Yvan AUMONT

Imprimé par nos soins, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris

Comité de Rédaction :

Ph. CAILLEUX, A. FLAMAND, L. de GOUSTINE, P. LE ROUÉ, P. LOUIS,
B. RENOUVIN, P.-P. ZALIO.

Publié avec le concours du Centre National des Lettres

ABONNEMENT

Pourquoi s'abonner à «Cité» ?

♦ *Pour se cultiver*

«Cité» se veut un moyen d'information intellectuelle et de débat. Par nos entretiens et nos chroniques nous tentons de vous faire découvrir des horizons nouveaux et de vous donner des arguments pour les discussions qui sont les vôtres. Par la grande diversité des sujets abordés et par sa forme synthétique, «Cité» se veut accessible à tous nos amis.

♦ *Pour la liberté d'expression.*

«Cité» se veut aussi la tribune de talents nouveaux et de sensibilités proches de la nôtre.

♦ *Pour une meilleure gestion.*

Comme vous avez pu le remarquer certains numéros de notre revue ont été rapidement épuisés. Cela est dû à la difficulté pour nous d'ajuster le tirage à des ventes au numéro imprévisibles. Pour nous aider à mieux prévoir le nombre d'exemplaires à imprimer et nous assurer des recettes financières régulières, nous avons besoin de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à «Cité», 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris
réglement à l'ordre de «Cité», C.C.P. 23 982 63 N Paris

NOM / Prénom :

Adresse :

.....

souscrit un abonnement

☐ Normal pour un an (4 numéros) : 125 F

☐ Soutien pour un an (4 numéros) : 200 F

☐ Normal pour deux ans (8 numéros) : 235 F

☐ Tarif étranger un an (4 numéros) : 150 F (plus surtaxe aérienne éventuelle 22 F)

« J'aimais beaucoup Maurice Clavel. C'était un cœur d'or, un homme droit, direct. C'est sans doute avec Bernanos, l'esprit le plus clair que j'ai rencontré. D'ailleurs il y avait en Clavel quelque chose de Bernanos. Avec Clavel j'étais en confiance. J'aimais et admirais sa pensée claire, sa vie nette et pure, et les combats courageux qu'il menait pour sa foi, pour ses idées, pour ses amis, avec cette sensibilité de gauche que j'aime. J'ai vraiment pleuré un ami. Un ami qui éclairait merveilleusement les choses et les êtres. »
Henri, comte de Paris

Editorial

Le samedi 22 avril 1989, notre revue organisait une *“ Journée d'hommage à Maurice Clavel ”* à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort. Le présent numéro de *“ Cité ”* est pour l'essentiel composé des interventions des participants à cette journée.

Des trois aspects de la personnalité de Maurice Clavel que nous avons choisis d'évoquer (le philosophe et l'homme de foi, le journaliste engagé, l'homme de théâtre), le dernier n'a malheureusement pu être repris dans la revue : il s'agissait de lectures de textes et d'extraits de ses œuvres magnifiquement interprétés par Sylvia Monfort, Raymond Hermantier, François Timmerman et un groupe de jeunes acteurs au talent prometteur.

En revanche, nous avons joint à cet ensemble le texte qu'à bien voulu nous donner François Gachoud. Ce dernier est l'auteur du seul essai existant consacré à Maurice Clavel.

Nous comptons sur tous les *“ clavéliens ”* pour donner à ce numéro exceptionnel de notre revue l'audience qu'il mérite.

CITÉ

Bibliographie chronologique des oeuvres de Maurice CLAVEL

DERNIÈRE SAISON, essai, 1945, Denoël.....	Epuisé
LES INCENDIAIRES, théâtre, 1946, Gallimard.....	Epuisé
LA TERRASSE DE MIDI, théâtre, 1947, Gallimard.....	Epuisé
BALMASEDA, théâtre, 1954, Nagel et Paris-Théâtre.....	Epuisé
LA GRANDE PITIÉ DU ROYAUME, théâtre, 1956, Gallimard	Epuisé
UNE FILLE POUR L'ÉTÉ, roman, 1957, Julliard	Epuisé
LE JARDIN DE DJEMILA, roman, 1958, Julliard	Epuisé
LE TEMPS DE CHARTRES, roman, 1960, Julliard.....	Epuisé
SAINT EULOGE DE CORDOUE, théâtre, 1965, Gallimard.....	Epuisé
LA POURPRE DE JUDÉE, roman, 1966, Christian Bourgois	Epuisé
COMBAT DE FRANC-TIREUR POUR UNE LIBÉRATION, essai, 1968, J.-J. Pauvert	Epuisé
QUI EST ALIÉNÉ ?, essai, 1970, Flammarion.....	Epuisé
- idem - 1979, Flammarion (collec. Champs).....	Epuisé
COMBAT DE LA RÉSISTANCE A LA RÉVOLUTION, essai, 1970, Flammarion.....	59 F
LA PERTE OU LE FRACAS, roman, 1971, Flammarion	53 F
LE SONGE, adaptation théâtrale, 1971, Comédie Française	Epuisé
LE TIERS DES ÉTOILES, roman, 1972, Grasset	56 F
- idem - 1972, Grasset (Collection Diamant)	70 F
Cahier de l'Herne CHARLES DE GAULLE 1973 - L'Herne - Collab. ..	180 F
LES PAROISSIENS DE PALENTE, roman, 1974, Grasset	52 F
CE QUE JE CROIS, essai, 1975, Grasset	68 F
IRÈNE OU LA RÉSURRECTION, adaptation théâtrale, 1976, Hallier	Epuisé
"DIEU EST DIEU, NOM DE DIEU !", essai, 1976, Grasset.....	65 F
DÉLIVRANCE - Face à face, Philippe Sollers, Maurice Clavel, essai, 1977, Seuil.....	30 F
NOUS L'AVONS TOUS TUÉ OU "CE JUIF DE SOCRATE", essai, 1977, Seuil.....	85 F
DEUX SIÈCLES CHEZ LUCIFER, essai, 1978, Seuil.....	71 F
LA SUITE APPARTIENT A D'AUTRES, essai, 1979, Stock.....	71 F
CRITIQUE DE KANT, essai, 1980, Flammarion	163 F

En vente en librairie de "Cité" peut fournir tous les ouvrages non
disponibles. Joindre le règlement à la commande en ajoutant 20 F pour
les frais de port).

Intervention de Remy Talbot

Le 23 avril 1979, il y a dix ans presque jour pour jour, Maurice Clavel nous quittait. Il nous quittait brutalement, terrassé par une crise cardiaque à 59 ans, comme si sa mort aussi devait faire fracture et venir secouer nos consciences endormies.

Aujourd'hui, devant ses amis réunis, je ne dresserai pas un portrait de Maurice Clavel : chacun conserve en mémoire et dans son coeur le souvenir de cet homme extraordinaire tour à tour philosophe et romancier, résistant, gaulliste, gauchiste, dramaturge et journaliste, " journaliste transcendantal " comme il aimait à se définir... il disait : *« N'étant ni métaphysicien ni homme de science, mais quelque chose comme un journaliste transcendantal : j'émet des intuitions sur ce que nous vivons et je les estime assez près du vrai quand mes contemporains s'y reconnaissent. C'est modeste, c'est mince, mais le reste est Système... »* Je ne dresserai donc pas ce portrait de l'homme de Chartres et de Vézelay : les orateurs qui se succéderont à cette tribune le traceront avec beaucoup plus de talent que je ne saurais le faire ; mon rôle, après avoir voulu cette journée commémorative, consistera simplement à indiquer le sens de notre hommage et à vous en présenter le déroulement.

Si la revue des Clubs Nouvelle Citoyenneté, CITÉ, a choisi d'honorer la mémoire de Maurice Clavel, c'est d'abord parce qu'il nous manque.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Relisant récemment la collection des articles parus quelques jours après sa mort, j'ai été frappé par ce sentiment d'absence que relevaient déjà les personnalités les plus diverses, parfois même celles qui s'étaient le plus vivement opposées à ses thèses. Dix ans après, l'émotion est intacte et nombreux sont ceux qui, à l'occasion de tel ou tel événement, pensent aussitôt : " Qu'aurait dit Clavel ? Qu'aurait fait Clavel ? " lors du XXe anniversaire de Mai 68, par exemple, Gérard Leclerc écrivait : « *Une voix singulière manquait dans ce terne concert. Elle aurait été un coup de trompette, du genre de celles qui firent s'effondrer les murs de Jéricho.* »⁽¹⁾ ...et d'évoquer aussi le mouvement lycéen de décembre 1986 et la mort de Malik Oussebine... qu'aurait dit Clavel ? Qu'aurait fait Clavel ? Et on ne peut s'empêcher de rêver à la façon dont il se serait saisi du Bicentenaire de la Révolution française pour en faire surgir quelques brûlantes questions d'actualité, lui qui affirmait que « *tout vaut mieux que cette euphorie, ce néant et ce ronron au rabais...* ».

Les interventions fracassantes de Clavel nous manquent, comme nous manquent certains livres à venir : *L'Etre et la Croix*, par exemple, qui ne sera pas publié et où, après Marx, Nietzsche et Freud, il s'attaquait - avant tout le monde ! - à Heidegger, " la cime et le couronnement des maîtres-penseurs ".

Clavel nous manque. Est-ce à dire que CITÉ a organisé cette journée par simple nostalgie ? Certainement pas ! Nous n'avons pas oublié que - comme il l'écrivait dans un article de décembre 1971 après son célèbre " messieurs les censeurs, bonsoir ! " - ... " la suite appartient à d'autres " !

Maurice Clavel était avant tout un défricheur de chemin et, comme lui qui souhaitait « *réconcilier un jour Mistral et Michelet, Charles Péguy et Jean Jaurès, Georges Bernanos et Paul Nizan* » et qui, toute sa vie, fit se rencontrer des croyants et des athées, comme des gaullistes et des maoïstes (souvenons-nous de la cérémonie au Mont Valérien), comme lui nous détestons l'esprit partisan et nous n'hésitons pas à ouvrir les colonnes de notre revue à des personnalités appartenant à toutes les familles de pensée, pour enrichir le débat sur les questions politiques, économiques et culturelles qui font la vie de la cité. Nous avons ainsi publié des entretiens avec Jean-Marie Domenach, Emmanuel Leroy-Ladurie, Georges Dumézil, Blandine Barret-Kriegel, Marcel Gauchet, Lucien Sfez, etc. La composition du programme de cette

→(1) Gérard Leclerc : «Mai selon Clavel et la suite ...» in *Royaliste* n° 496 du 23 juin 1988.

journée d'hommage, que je vais maintenant vous donner, participe du même esprit.

Tenter de rendre compte de tous les aspects de l'oeuvre de notre ami en quelques heures relève de la gageure. Nous avons donc choisi - un peu arbitrairement peut-être - de ne développer aujourd'hui que trois thèmes :

“ Maurice Clavel philosophe et homme de foi ”

“ Maurice Clavel journaliste engagé ”

“ Maurice Clavel homme de théâtre ”

Luc de Goustine introduira le premier thème dans un instant, mais je voudrais d'abord remercier de leur contribution M. André Frossard, de l'Académie Française, Mme Marie Balmay, M. Jean-Toussaint Desanti, et M. Philippe Nemo. Ils ont accepté d'évoquer pour nous la Foi exigeante et ce qu'on a coutume d'appeler “ la pensée Clavel ”, en supprimant la préposition “ de ”, sans doute pour mieux souligner la fulgurance de cette pensée...

Je me permets aussi de signaler à ceux qui partagent la foi de Maurice Clavel qu'une messe sera dite par le Père Jean-Louis Ducamp, demain à 11 heures, à la chapelle de la Compassion.

Les ouvrages philosophiques de Clavel sont nés de cette foi religieuse, d'une prodigieuse culture et d'une extrême attention aux phénomènes d'époque et aux mouvements d'idées. Ses chroniques journalistiques aussi et, pour parler du “ journaliste engagé ”, nous avons réuni certains de ses proches qui ont participé à tous ses combats et qui continuent - chacun à leur façon - à scruter l'horizon de notre “ bel aujourd'hui ” : Mme Hélène Bleskine, MM. Edgar Morin, Jean Daniel, Alain Jaubert, Jean-Pierre Le Dantec, Roland Castro et Jean-Paul Dollé. Pour animer un tel débat, la présence d'un professionnel de grand talent s'imposait et, dès 14 heures, Frédéric Mitterrand nous fera le plaisir de présenter plus précisément ce second thème.

Notre journée aurait été incomplète sans une présentation d'extraits d'oeuvres théâtrales de Maurice Clavel, car celui-ci savait magistralement intervenir par la parole et, plus encore que l'adaptateur génial de Sophocle, Shakespeare ou Strindberg (pour ne citer que ceux-là), Clavel était un grand dramaturge.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

A l'occasion de la préparation de cette journée des fidèles de Théâtre Clavélien qui ont joué ou monté la plupart de ses pièces et adaptations ont communiqué leur passion à de jeunes comédiens. Nous aurons ainsi la chance d'entendre Sylvia Monfort, Raymond Hermantier, François Timmerman, mais aussi Laurence Blasco, Bernard Chaumont-Gaillard, Emmanuel Barrouyer, Cyril Hériard du Breuil et Armelle Poulain.

Nous savons tous combien Maurice Clavel était " en phase " avec la jeunesse, et cette découverte enthousiaste de son théâtre par les premiers rôles de demain nous semble extrêmement prometteuse.

Car - et je voudrais conclure sur cette idée - car notre hommage n'a de sens que si nous nous souvenons des leçons de Maurice Clavel ; le film qu'il avait présenté lors de l'émission télévisée " A armes égales " s'intitulait bien " l'appel de la vie " ! Pour être fidèle à sa pensée nous devons avant tout songer à l'avenir, songer à la vie. Notre hommage du 22 avril 1989 s'inscrit - comme écrivait un jour Bernanos à Maurice Clavel - dans cette volonté de « continuer à témoigner pour ce qui dure contre ce qui fait semblant de durer... ».

Rémy TALBOT

Intervention de Luc de Goustine

Me permet-on une anecdote ? C'était à la Radio, en 1966 ou 1967, où j'avais été invité à commenter un livre nouvellement paru, *La mort du tragique* de Georges Steiner.

Je me souviens de l'effort que j'avais fourni, en ramant à l'encontre de la mode brechtienne dite de "distanciation" - ou *Verfremdungseffekt* - qui prévalait à l'époque, pour tenter de sauver la fonction traditionnelle du théâtre comme lieu de communion des êtres. Et je me rappelle même avoir rameuté à ce sujet la fameuse glose de Claudel sur la co-naissance : que ce soit ensemble, et portée les uns par les autres, pour ainsi dire, que le public au théâtre parvient à transcender jusqu'à la tragédie elle-même - et que ce soit là un trait fondamental, et le triomphe de la chrétienté eucharistique que de l'avoir dit : d'avoir proclamé le rassemblement, la réunion, l'*Ecclesia* en tant que telle, lieu et condition du salut de chacun. Et je conclusais par le mot d'**unanimité** ; je disais que dans ce mot il y a tout le contraire du consentement honteux à la fusion totalitaire : une revendication de l'âme comme mouvement vers l'**Un** - notre commun patrimoine - cette tension-là, qui sublimise nos différences au lieu d'en exiger le nivellement...

Dans ce studio où j'étais, assis dos à la cabine technique comme il se doit, j'avais un peu oublié dans quel cadre et avec qui je parlais quand mon interlocutrice prononça : « Eh bien, Luc de Goustine, nous vous remercions ». La vague me rejetait sur le sable... d'où je me relevai. Quelqu'un poussa devant moi la porte insonorisée à grosse poignée triangulaire que vous connaissez, et j'allais sortir quand je vis que le

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

chemin était barré : un grand type à cheveux longs avec des yeux intenses derrière de grosses lunettes écartait les bras devant moi. Je ne savais pas bien qui il était.

Un bref instant, j'eus le choix : m'arrêter, me dérober, anticiper sur lui d'une parole ou d'un geste pour éluder le choc, ou faire un pas de plus - jusque dans ses bras.

Evidemment - je le comprend maintenant à l'évidence ! - j'ai fait le pas et l'homme m'a d'un seul coup contre son coeur serré, embrassé, en disant je ne sais plus trop quoi sur notre accord, sur la joie qu'il y avait à être ensemble accordés, Steiner sans doute, et lui Clavel, et moi.

Quelques jours plus tard, j'allais au Vieux Colombier assister à la représentation de *Saint Euloge de Cordoue*, et le rencontrer. Il n'y était pas. Je ne le revis... jamais.

Non par désintérêt de ma part, Dieu sait ! Mais par conviction acquise dès cet instant que, chaque fois qu'il nous serait donné, aux uns comme aux autres, d'oeuvrer pleinement, c'est-à-dire de participer pleinement à l'assomption des choses et des êtres, Clavel serait là à la sortie de l'épreuve et de l'effort, bras ouverts - un peu comme on imagine le père du fils prodigue dans l'Evangile. Et que la relation établie avec lui ne l'était pas comme l'est entre les gens une communication réciproque, un échange d'opinions, voire des plus hauts sentiments, mais une communion comme il ne peut en régner qu'entre des êtres et l'Etre.

Je vois, si vous permettez, dans notre réunion, ce matin autour de Maurice Clavel philosophe et homme de foi, une réédition du pas que chacun ici a fait un jour ou l'autre vers Clavel dans la co-naissance de cela, ou Celui, qui était (et qui est plus que jamais) au-delà de l'homme Clavel. Et je me demande si je ne viens pas d'ébaucher sans le vouloir la définition de l'homme de foi.

Quant au philosophe, il ne tient dans aucune théorie et encore moins, et moins que tout dans une " philosophie chrétienne " dont il a définitivement dénoncé les antinomies : jamais il n'a joué pour personne le rôle de maître à penser dans une entreprise de prêt-à-penser philosophique. Mais il a su camper, jusque dans sa théâtralité sculpturale, la posture provoquante du maître-penseur, planter le signe de contradiction, provoquer le scandale salubre de l'irruption de l'esprit.

LUC DE GOUSTINE

Car Clavel, qui passait si mal inaperçu et savait si fort dire “je”, était, en vérité translucide.

Il était translucide en vérité. Haïssait donc aussi franchement les **censures** que les encenseurs. Mais il se tenait avec exultation aux aguets **de la parole juste**, l’attendait, l’exigeait, aurait été en position de **l’extorquer à ceux qui parlaient avec ou devant lui**. Et il les acclamait **ensuite d’avoir eu l’audace**, entonnait le *Te Deum* en l’honneur de leur victoire. Il serrait contre son cœur tous les infirmes, devenus, **par l’évident miracle** de son intercession, les champions émerveillés de leur **âme découverte...**

Luc de GOUSTINE

COLLOQUE MAURICE CLAVEL



■ ***Philippe Nemo***

Intervention de Philippe Nemo

● *Luc de Goustine* : Serait-ce là, Philippe NEMO, le secret du dialogue néo-platonicien, de la vraie maïeutique que vous mettez en scène sous forme d'apologue dans l'ouverture de votre essai *L'homme structural* (1)? Clavel en janvier 1972, en conversation avec Jean-Paul Sartre et vous, entre dans le rôle du Maître, témoin des affrontements de l'Universitaire qui tout systématise (en l'occurrence réduit le langage du désir à un code efficace et dialectiquement manipulable, celui des besoins attestés) et l'Analyste, tapi comme une fouine pour le prendre en défaut.

Cette dramaturgie, où ne manquait, dites-vous, qu'une adhésion hystérique pour être complète, éclaire vivement le rôle qu'a joué Clavel dans le monde des intellectuels, et je ne fais que vous citer en affirmant que "*Clavel n'est pas connu pour ce qu'il aurait créé des théories ; et les adolescents hystériques en mal d'en savoir plus font plus volontiers leurs classes dans les livres de Sartre que dans les siens. Seulement, le maître répand une aura moins visible et aux vertus plus fortes.*"

Loin de s'opposer au théoricien conceptuel à l'ambition totalitaire, et dédaignant de s'associer aux analystes en se dirigeant au soupçon, Clavel prouve sa maîtrise en prêtant une oreille confiante aux discours, même le plus discordant avec la teneur de ce qu'il croit que, et le sommant d'aller jusqu'à sa conséquence - c'est-à-dire, il le sait d'avance - jusqu'à son inéluctable retournement.

Il admire, dites-vous, le tout dire de Sartre, mais nos peu justifiables violences analytiques le ravissent, lui qui (et votre formule superbe nous dispensera de parler prématurément de conversion) lui qui, à chaque souffle de mystère, respire.

→(1) Philippe Nemo
L'homme structural - Editions Grasset - 1975.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Philippe Nemo : Quel genre de philosophe était Maurice Clavel ? On le connaît comme homme d'intervention, comme homme de foi, et on oublie trop qu'il était fondamentalement philosophe. Il serait trop facile, pour faire sentir le mystère et l'infinité de Dieu, de se contenter de se taire. Pour faire entendre le sens du mystère, il faut parler plus fort que la voix du monde. Et, pour cela, il faut une intelligence. Clavel était un philosophe, usait de l'intelligence, mais cette intelligence n'aboutissait pas à des théories.

Clavel s'est défini comme un journaliste transcendantal, en ce sens qu'il essayait d'accoucher l'événement de son sens. Il avait une maïeutique existentielle, tournée vers les individus, et une maïeutique historique, tournée vers la collectivité. Au niveau de la maïeutique existentielle, il aimait à dire que souvent les hommes étaient malades d'une maladie qu'on ne pouvait pas guérir par des médicaments ou des psychanalystes. Pour lui, ce mal était existentiel. Auprès des individus, il avait donc une fonction d'écoute visant à aider l'individu à aller jusqu'au bout de sa crise pour qu'il comprenne que sa crise n'était pas de nature psychologique, mais de nature spirituelle. Pour ce qui est de sa maïeutique de l'histoire, tout le monde connaît son interprétation de Mai 1968 comme irruption de l'esprit, tout le monde se souvient, dans le film qui précédait son fameux " Messieurs les censeurs, bonsoirs ! " de cette image de la main bouchant un robinet et ne pouvant plus tenir sous la pression de l'eau : c'était dire qu'une réalité spirituelle était enfermée dans l'histoire et dans une culture qui ne lui donnait plus une expression, mais que cette eau voulait cependant jaillir - mais dans le désordre et la diffraction à cause de la fermeture de la culture.

Clavel avait-il une théologie de l'histoire ? Je ne le crois pas. Il considérait que l'homme n'est pas un être stable par nature, que l'homme n'est homme que lorsqu'il est déchiré, et c'est pour cela qu'il n'avait pas une philosophie de l'histoire de type messianique - un avant de ténèbres et un avenir de lumière dont l'étape intermédiaire aurait été une révolution. Mais, s'il avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il repéré d'autres manières par lesquelles l'esprit se manifeste dans l'histoire, et ceci sans continuité historique.

Si l'on essaie de cerner cette pensée qui ne débouche pas sur une philosophie, au sens systématique du terme, il faut se référer au début de *Ce que je crois* où il dit que Dieu se révèle parce qu'Il est inconnaissable : c'est parce qu'Il est inconnaissable intellectuellement

qu'il faut qu'il se révèle. D'où le fait qu'il se révèle parfois par des formes physiques et charnelles : pourquoi Dieu se révélerait-il à l'intellect plutôt qu'au corps ? Clavel lui-même a vécu une crise douloureuse, physique, qu'il est arrivé à interpréter comme l'oeuvre de Dieu en lui. Dans d'autres passages, il parle de l'amour des femmes et dit des choses spirituelles à propos de l'acte sexuel. Ce n'est pas surprenant, à partir du moment où on admet que Dieu ne se révèle pas qu'à l'intellect, que c'est la déviation de la culture occidentale qui a fait qu'on a jugé que ce qui n'est pas l'intellect est indigne de recevoir la trace de la révélation. Si Dieu est autre que l'intellect, Dieu se révèle partout - dans le physique, dans l'histoire, dans la politique, dans l'événement. C'est une des grandeurs de la pensée que de repérer ce qui la dépasse - sinon il s'agit d'une pensée faible. Cette pensée qui trouve son sens dans ce qui la dépasse, on la trouve chez Pascal opposant le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob au Dieu des philosophes, et aussi, à l'époque moderne, chez Popper qui montre, contre Hegel, qu'aucun scientifique ne peut récapituler à lui seul tout le sens de la science. Clavel se situe dans cette catégorie de penseurs : contre tous les maîtres-penseurs, il témoigne de cette nécessaire mise en situation de la pensée devant ce qui la dépasse. Par conséquent, c'est une pensée en creux, plus attentive à ce qui lui échappe qu'à ce qu'elle étreint. Voilà pourquoi Clavel était si disponible. Cette disponibilité ne tenait pas seulement au fait qu'il était sympathique : il avait une véritable curiosité pour autrui, et donc une absence de curiosité à l'égard de soi-même. De la même manière, il était ouvert à l'événement. Cette double disponibilité, à autrui et à l'événement, est révélatrice de sa vocation de philosophe : il attendait plus de savoir d'autrui et de l'événement que de sa propre construction intérieure.

Et lui, dans tout cela ? A force d'être disponible, il finissait par s'oublier. A-t-il pensé à faire son oeuvre ? J'ai souvent constaté que faire son oeuvre entraîne une fermeture à autrui. Est-ce que, pour autant, il n'a pas laissé d'oeuvre ? Il a laissé des oeuvres de circonstances qui, lorsqu'elles sont vraiment révélatrices de l'esprit du présent, restent durablement en tant que telles. Songez aux *Provinciales* qui sont totalement de circonstance et totalement permanentes. Il est possible qu'un jour les chroniques de Maurice Clavel apparaissent comme ce qui était le plus révélateur de l'époque que nous avons vécue, et elles auront cette permanence à cause de cette contemporanéité même à l'événement.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Je voudrais donner une autre interprétation de l'influence durable de Clavel. On m'a demandé si j'étais un disciple de Clavel. J'ai répondu en me souvenant que c'était Clavel qui me demandait d'être son professeur. Il avait une extraordinaire humilité - et aussi un peu de malice - qui lui faisait me dire : " tapirise-moi ". Et lui se faisait élève. L'influence de Clavel n'est pas celle d'un philosophe ayant laissé une oeuvre accomplie dans sa forme, ni celle d'un professeur puisqu'il n'a pas laissé de disciple ni d'école. Sa forme d'influence, je voudrais la rapprocher de ce qu'on lit chez Origène ou chez Saint Bernard de Clairvaux commentant le *Cantique des cantiques*, qui dit que parfois un parfum reste répandu dans l'air pendant des siècles ou plus longtemps encore. Ceci est connu dans le christianisme puisque Olivier Clément cite la tradition des hommes apostoliques, qui n'ont rien écrit, qui ont transmis du christianisme ce qui ne peut pas s'exprimer en doctrine mais par la contagion de la charité. Or cette tradition-là est plus précieuse que la tradition des textes, et c'est ce que le Christ lui-même a d'abord révélé. En ce sens, Clavel est un des maillons de cette chaîne d'or des hommes apostoliques, et c'est en ce sens qu'il est chef d'école - la seule école qui compte, celle qui apprend aux hommes qu'au delà de leur savoir il y a la question du sens de leur existence.

Philippe NEMO

Intervention de Jean-Toussaint Desanti

● *Luc de Goustine* : Jean-Toussaint DESANTI, dans votre avant-propos au *Kant* (1) de Clavel, vous parlez des “ quarante ans d'amitié ” qui “ d'une rive à l'autre ” vous ont liés ensemble.

La rigueur et la perspicacité bien connues de votre démarche philosophique pourraient à première vue paraître étrangères à la galopade clavélienne, votre épistémologie pourrait disqualifier ce qu'il y a dans sa pensée de *furia* apologétique. Or, non seulement il n'en est rien, mais vous êtes de ceux qui partagent le plus profondément l'instinct critique qui poussa Clavel à s'enraciner dans la “ synthèse originaire ” de Kant et à dater de là, spirituellement comme historiquement, la “ réitération du péché originel ” dont le monde moderne se remet si douloureusement. Que l'homme se détournant du ciel ait été du même coup perdu par son humanisme, voilà une intuition qui peut être reçue de l'une et l'autre “ rive ” de la foi.

Vous - dont le dernier itinéraire consigné dans *Un destin philosophique* (2), plongeant dans la quotidienneté de la conscience contemporaine, vous a sans doute encore rapproché de l'engagement clavélien - nous direz-vous si, aujourd'hui enfin, notre pensée émergeant du bain “ marxo-freudo-sartro-husserlo-heideggero-nietzscheo-structuraliste ”, retrouve sa fraîcheur dans ce lieu de naissance, “ ce lieu charnel où naît la complicité originelle... au cœur du sensible ” d'où Clavel, l'ayant tant et si longtemps cherché, nous entend peut-être aujourd'hui ?

→(1) Maurice Clavel - *Critique de Kant* - Éditions Flammarion - 1980.

→(2) Jean-Toussaint Desanti - *Un destin philosophique* - Éditions Grasset - 1982.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Jean-Toussaint Desanti : Puisqu'il s'agit d'une commémoration, je veux d'abord " remémorer "... La première fois que j'ai vu Clavel, c'était sans doute le lendemain ou le surlendemain du jour où il a brûlé symboliquement *La critique de la raison pure*, puisque c'était en novembre 1938. Clavel était beaucoup plus jeune que moi - hélas, puisque je suis encore vivant et que lui n'est plus là... Et d'emblée, j'ai entrevu quelle sorte de philosophe il était, quelle était sa nature philosophique, dès l'instant où il a engagé avec moi le dialogue à propos de ce que je lisais.

En ce temps-là, je lisais beaucoup Platon, et dans Platon, je lisais le *Parménide*. Alors il m'a dit : " *Qu'est-ce que tu trouves là-dedans ?* " Et je lui ai répondu : " *J'y trouve la mise en question du platonisme par lui-même*". Il m'a dit " *Ça, c'est très bien. Je vais le lire.* " Il a lu le *Parménide*.

Et j'ai vu la façon dont il lisait le texte. Un texte philosophique n'était pas pour lui simplement quelque chose à déchiffrer, c'était un ensemble de marques écrites porteuses d'une tradition, mais qu'il fallait défaire, dans quoi il fallait entrer, comme en un point d'origine, un moment à partir duquel on pourrait, en s'installant, revivre la philosophie dont ce texte était porteur. Non pas restituer une doctrine, mais saisir le germe d'un mouvement. Je crois que Clavel dans sa lecture de Kant (peut-être aussi - mais je n'en ai pas discuté avec lui - dans sa lecture de l'Écriture), a cherché le point où il pouvait s'installer, s'identifier, se déployer, mettre en mouvement. Et mettre en mouvement pour quoi ? Là, c'est sa charité profonde : mettre en mouvement les autres.

Je le dis volontiers : Clavel faisait violence à la philosophie, la philosophie telle qu'elle est livrée, enseignée, la philosophie des



systèmes, il faisait violence : il faisait irruption au coeur du texte, il bouleversait le sens, et il allait chercher le point incontestable, saisi dans une sorte de fulgurance immédiate qui donnait non pas la clé du système mais le point de départ, le germe premier du feu d'artifice, de la fusée ; il cherchait ce mouvement interne.

Alors, je me suis posé la question (Nemo se l'est posée, tout le monde se la pose) : quelle espèce de nature philosophique était la sienne ? Il y a différentes sortes de natures philosophiques. Celle de Hegel, qui a cru restituer le savoir dans sa forme, sinon dans son contenu, qui a dessiné la figure de l'Esprit, en tant que l'Esprit est tranquille possesseur de soi-même dans la certitude de son savoir. Il y a des philosophes qui ont bouleversé le monde de la culture reçue, qui ont cassé les univers de croyance, mais qui l'ont cassé pour ainsi dire dans le désespoir, qui ont côtoyé l'abîme, et qui ont cru que l'abîme était muet - Nietzsche, philosophe de l'abîme, muet. Il y a des philosophes qui prennent leur temps, qui élucident les choses pas à pas, par morceaux, s'engageant dans tel savoir ou dans tel autre, essayant de savoir comment les choses se passent - tels sont les épistémologues, dont je suis. Et puis, il y a les philosophes de la nature de Clavel, qui, en pratiquant cette irruption dans le corps de la philosophie, en cassent l'ordonnance, non pas en vue d'arriver à un scepticisme absolu qui serait le désespoir, mais en vue d'y trouver l'assurance d'un rapport au monde, à l'être, précisément à l'abîme qui surgit et qui ne saurait être un rapport muet. Le sens est dû non pas au savoir, il est à chercher non pas dans l'exploration infini des savoirs, mais dans cette sorte de fulguration qui nous met en présence de ce que nous côtoyons sans cesse, à savoir la mort, mais qui n'est pas muet. Qu'est-ce qui parle du fond de l'abîme ? Est-ce qu'il y a une parole ? J'ai l'impression que c'est cela que Clavel, dès cet âge de dix-huit ans, a cherché. Comment l'a-t-il cherché ?

Par sa façon de lire les textes dont j'ai déjà parlé, mais aussi par son rapport avec les autres. Cette irruption de la pensée comme attente devant quelque parole venant d'au-delà du savoir était une irruption violente dans le corps de la philosophie, mais aussi une irruption violente dans la société, pour les autres. On dit toujours, le philosophe est inquiétant ; Clavel était inquiétant en ceci qu'il ne vous laissait pas en repos. Que de fois nous discussions ! Clavel disait " *Mais, de quoi est-ce que tu t'occupes ? Qu'est-ce que tu fais ? Des mathématiques ?* " Alors, il me citait Platon " *Socrate demande : la science, la science,*

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

mais qu'est-ce que ça signifie ? Tu fais des mathématiques, mais savoir des mathématiques, qu'est-ce que ça veut dire ? Peux-tu répondre à cette question ?” Ca m'inquiétait, ça m'inquiétait beaucoup.

J'étais marxiste, à l'époque. Il disait “ *Mais enfin, la théorie de la valeur, ça te plaît ?* ” “ *Ben, à moitié, je crois qu'elle est fausse.* ” “ *Alors, quelle conclusion en tires-tu ? Dis-moi ! Explique-toi là-dessus !* ”. Chaque fois, quel que soit le champ de notre discussion, il me provoquait “ *Explique-toi donc une bonne fois ! Pourquoi ajourner perpétuellement les réponses ?* ”.

Je crois que c'est une attitude qu'il avait à l'égard de tout le monde “ *Qu'est-ce que tu as dans l'esprit, toi qui es là et qui me parle ? Qu'est-ce que tu veux au juste ? Dans quoi t'insères-tu au juste ? Qu'espères-tu ? Le sais-tu ? Moi pas. Mais peut-être ensemble, nous pourrions le savoir, le découvrir !* ”. Et ce qu'il a appelé son “ journalisme transcendantal ”, c'est précisément cela, rappeler chacun de ceux à qui il s'adresse, fût-ce dans un échange verbal tout à fait banal, le fait que toute parole engage autre chose que son sens explicite, qu'elle engage d'une certaine façon - même si celui qui parle ne le sait pas - sa manière d'être, de s'installer. Or cette manière d'être, à un moment donné, Clavel a découvert que c'était Dieu dans l'homme.

Lorsque j'ai lu son roman *Le Tiers des étoiles*(1), j'ai été frappé que tous ses personnages, en un sens assez futiles dans leur conduite quotidienne, préoccupés de choses qui n'ont rien d'essentiel, étaient cependant traversés par une sorte de voix, de parole qu'ils ne recueillaient pas mais qui les contraignait ; ce qui fait la force de ce roman, sa tragédie, c'est qu'il y a quelque chose au-delà du récit qui constitue le mode d'insertion des personnages dans leur drame. Et ce mode d'insertion vient d'où ? C'est l'abîme, mais un abîme qui n'est pas muet...

Tout ceci me conduit à m'interroger sur ses rapports avec Kant, parce que, ayant commencé par Kant, sous l'influence d'Alexandre, et aussi de Jean Nabert dont il parlait souvent... Je ne pense pas qu'il ait lu continûment Kant tous les jours de sa vie... Il s'est occupé de mille choses, Clavel, comme on sait. Mais il est frappant que le dernier livre qu'il ait publié s'appelle *Critique de Kant*, comme si en écrivant ce livre issu de son enseignement, il ne récapitulait toute son activité dans tous les champs, fût-ce son activité journalistique, fût-ce son activité de critique de la télévision, comme s'il récupérait tout cela pour en saisir le

→ Maurice Clavel - *Le Tiers des étoiles* - Editions Grasset - 1972

point d'origine. Non pas le principe de justification, mais le point d'origine comme si tous ces fils de sa vie pour ainsi dire convergeaient vers le germe d'un nouveau déploiement. Et dans sa façon d'interpréter Kant, ce trait est à mon avis fondamental.

Il a mis au premier plan ce qu'on appelle l'esthétique, c'est-à-dire la théorie de la sensibilité. Il interprétait l'esthétique, nommée par Kant **transcendantale**, d'une façon tout à fait originale. Bien qu'il y ait une symétrie parfaite dans *La critique de la raison pure* entre la dimension de l'espace comme forme de la sensibilité au monde extérieur et le temps comme forme de la sensibilité interne ; chez Kant, il y a une symétrie parfaite ; mais il a brisé cette symétrie en affirmant que l'essentiel de l'esthétique n'était pas le temps, mais l'espace. Pourquoi l'espace et pas le temps ? Il ne s'est pas expliqué là-dessus, il l'a brisé. Mais c'était pour découvrir autre chose dans Kant, si je puis dire, le sel de la chose que Clavel appelait la " corporéité fondamentale ", le fait que l'homme est fondamentalement corps, avant d'être histoire, il est corps, enraciné, souffrant, percevant, lié aux choses, il est chair dans la chair du monde. Méfiance à l'égard du temps, pourquoi ? Parce que le temps comporte toujours cette dimension du futur, cette attente, penser le temps c'est toujours essayer de le clôturer. On va attendre quelque chose, attendre la révolution, l'avenir ; quelque chose va venir ; le temps c'est cette attente que l'on peuple. Méfiance, parce que toutes les illusions peuvent naître là ; on peut penser que les formes que l'on entrevoit sont de nature à régler le présent que nous vivons ; tous les totalitarismes, disait Clavel, naissent de cette illusion du temps que l'on croit pouvoir structurer. Qu'en est-il au contraire du point d'insertion du corps dans le monde ? C'est un point d'insertion toujours précaire, qu'on ne peut pas projeter, c'est un être-là, un ici primordial. Voilà ce qu'il essayait de penser, et me disait qu'il ne savait comment penser : c'est l'unité du corps, du langage et de la liberté. Unité indéchirable. Et comment la penser ? Comme fulguration ou comme mythe ? Il cherchait à le penser dans une fulguration. Voilà quel était le fond de son interprétation de Kant. Avouez que ce n'était pas banal. Kant, le penseur de la corporéité immédiate et non pas le penseur du temps. Bien sûr, il y a des tas d'aspects de Kant qu'il considérait plutôt chez lui comme la marque d'une chute que comme celle d'une pensée authentique ou fondamentale, par exemple la religion dans les limites de la simple raison, il avait horreur de ça, bien entendu, puisque c'était la constitution d'une sorte de théologie minimale, et rationnelle, mais

COLLOQUE MAURICE CLAVEL



Clavel détestait d'une manière générale les théologies, fussent-elles minimales...

A propos de théologie, je me souviens... C'était, je crois, vers le milieu des années 60, en tous cas bien avant 68, au moins trois ou quatre ans avant... Il est venu me voir un jour... " *Est-ce que tu as chez toi Kierkegaard, Les Miettes philosophiques ?* " " *Oui, j'ai Les Miettes philosophiques.* " " *Est-ce que tu as Ou bien, ou bien ?* " " *Oui, j'ai Ou bien, ou bien.* ". Il les emporte. Un mois après, il revient " *Dis donc, je n'avais jamais lu ça de près ! Mais, le religieux paradoxal, c'est ça qui est important !* ".

Le **religieux paradoxal**, c'est le religieux dans sa pureté, en tant qu'il est extrait de toute conception du monde, en tant que le fait de la rédemption, cet instant fondamental de la croix, de la rédemption sur la croix, est un instant éternel, dans sa discontinuité un instant intemporel ; c'est ça qui est important, et en face de cet instant, nous ne sommes jamais sûrs, dit Kierkegaard, de dire " *Moi, j'ai la foi !* " N'étant pas sûrs, on se donne l'assurance, mais cela, Clavel le détestait tout autant que Kierkegaard, on entre dans ce qu'on appelle l'historico-mondial, c'est-à-dire qu'on va raconter l'histoire du monde finalisé, ayant un but, dans lequel l'instant fondamental, essentiel, de la rédemption est un événement mondain, pensé comme un événement mondain et saisi comme quelque chose qui est arrivé, dont on peut

rendre compte dans une suite causale, dont on peut poursuivre les interprétations, que l'on peut interpréter dans une philosophie, qu'elle soit platonicienne, aristotélicienne ou autre. Il était contre...

C'est pourquoi je dis " Quel philosophe était-il ? Quelle était sa nature philosophique ? " C'était une nature lucide, mais violente, interventionniste qui ne se laissait jamais en repos, ne laissait jamais l'autre en repos, que cet autre soit un texte ou quelqu'un là, devant lui. Toujours il suscitait la question, il provoquait l'inquiétude, à propos des événements politiques, sociaux, il provoquait toujours l'inquiétude, il confrontait les gens non pas avec leurs responsabilités - ce n'est pas suffisant - mais avec leurs possibilités - ça, c'est plus fort ! Chacun était contraint de se poser la question : Qu'est-ce que je peux faire ? Qu'est-ce que je peux penser ? C'est un travail philosophique. Quoi qu'on fasse, quel que soit le champ d'expérience dans lequel on s'installe, inquiéter, ramener les gens qui sont là au sens, leur faire connaître ce qu'ils peuvent, ce dans quoi ils peuvent s'engager, ce dans quoi ils doivent, s'ils peuvent, voilà une activité philosophique qui ne concerne pas seulement les savoirs, les mathématiques, les textes philosophiques que nous a légués la tradition, mais qui concerne le mode de vie de chacun, le mode de relation aux autres, le mode d'insertion dans le monde.

Alors, dernière réflexion, je me suis toujours demandé, lorsque je l'ai connu, il y a maintenant cinquante ans... Je n'ai pas remarqué qu'il était chrétien, il ne m'en a jamais dit un mot. Il était catholique, moi aussi d'ailleurs, nous avons été élevés dans le catholicisme, mais tout ceci était recouvert, et lorsqu'il a eu conscience d'avoir été converti, lorsqu'il a ressenti l'action de Dieu en lui et jusque dans son corps, alors j'ai pensé que son mode de pensée philosophique allait être entièrement bouleversé, j'attendais qu'il fasse un travail d'apologétique à la manière de la philosophie chrétienne. Il avait horreur de l'apologétique ; une philosophie chrétienne était toujours à ses yeux un accommodement, le développement du vieux projet très ancien *fides quaerens intellectum*, la foi qui cherche l'intellect. La foi n'a pas à rechercher l'intellect, la foi est en rupture avec l'intellect. Cela il l'a ressenti profondément, et cela lui a dévoilé après sa conversion l'unité profonde de sa pensée, de son projet philosophique, dès ses dix-huit ans, dès l'instant où dans les lavabos du Lycée Henri IV, il lisait la nuit *La Critique de la Raison pure*. Sa passion pour *La Critique de la Raison pure* a pris là tout son sens parce que Kant était chez lui, celui

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

qui a libéré l'univers de la foi de l'univers du savoir, et du même coup, libéré l'univers des savoirs. Les savoirs se déploient pour eux mêmes, la foi, il y a cette rupture, il y a cette cassure. Tout se passe ici comme s'il découvrait que le chrétien lui-même - moi, malheureusement (je ne sais s'il faut dire malheureusement) je n'ai aucune foi religieuse, mais à travers Clavel, j'entrevois le chrétien bien qu'assuré dans sa foi (et c'est là que Clavel me crierait : " Pour ce qui est de ma foi, je suis tout à fait tranquille ! "), le chrétien côtoie toujours l'abîme, en ceci que l'objet même de sa foi est l'inconnaissable. Comment le nommer ? Si on entre dans ce problème, je dirais : Il est infini. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je dirais : Il pense. Qu'est-ce que ça veut dire ? Si j'entre dans ce genre de problème, moi chrétien, aux yeux de Clavel, j'étais perdu, parce que aussitôt j'étais contraint de rassembler les savoirs et la foi pour imaginer comment est fait l'entendement de Dieu, problème de théologie classique qui n'intéressait nullement Clavel, qu'il considérait comme étranger à l'essentiel.

L'instant, ce qu'il faut penser, peut-être autrement que par le discours, autrement que par la philosophie, c'est l'instant intemporel de la rédemption, c'est pourquoi il projetait cet ouvrage dont le titre était exactement symétrique de celui d'Heidegger, *L'Etre et le temps*, *L'Etre et la Croix*, l'être, c'est à dire, notre vie charnelle, notre vie temporelle, ce que Kant a décrit dans l'esthétique transcendantale, le fait que nous sommes là, liés au monde et puis ce qui au delà du monde, au delà du temps, pour ainsi dire une fois pour toutes l'a troué, l'a brisé et que nous ne pouvons pas nous contenter d'interpréter dans une philosophie de l'histoire, qui nous surprend dans sa brutalité ontologique comme quelque chose de mystérieux de révélé et de vrai. Voilà. C'était ça sa philosophie, voilà quel philosophe il était, un philosophe de la violence, qui provoque et qui inquiète, un philosophe de l'enracinement dans l'être même du monde, la chair, le corps, un philosophe de l'interprétation de cet être comme la marque d'autre chose qui, au delà du monde, nous traverse et nous désire.

Il a essayé de penser ces trois choses à la fois. Mais c'était difficile.

Jean-Toussaint DESANTI

Intervention de Marie Balmary

● *Luc de Goustine* : Madame Marie BALMARY, est-ce sous l'impulsion dérangeante de Maurice Clavel que vous avez tenu, par votre *Homme aux statues* (1) en 1979, puis par *Le sacrifice interdit* (2) en 1986, à forcer les barrières qui cloisonnaient depuis Freud les deux savoirs - psychologique et religieux - qui impliquent pourtant le même cœur en l'homme : ce qui le rend déchiffrable et le dévoile à lui-même au nom de l'esprit ?

Clavel fut un de ceux qui, en notre temps, récusait avec le plus de force une connaissance de soi qui refuse d'avouer ses présupposés métaphysiques. Et ce qu'il ne passe pas à Kant, il ne le passe pas davantage à Freud quand il ose sur la base de sa propre expérience, et à ses frais chèrement payés n'en doutons pas, inverser comme il dit, Freud. A l'image de la fontaine invoquée tout à l'heure, il démontre qu'au contraire de la vulgate psychanalytique, Dieu ne serait en rien le refouleur de la libido, mais que ce serait elle, ou plutôt son image obsessionnellement cajolée, qui aurait en ce siècle refoulé le sublime.

Si bien que Dieu n'aurait pas d'autre issue pour revenir que de forcer les portes de l'organique et nous apparaîtrait comme symptôme névrotique jusqu'à ce que l'amour en nous le reconnaisse. Etait-ce là la mesure de ce que Clavel nomme la foi ? Est-ce ainsi qu'il vécut sa conversion ? Il aurait alors reconstruit l'archange Raphaël, celui qui a pour nom " Dieu guérit ".

—(1) Marie Balmary :
L'homme aux statues :
Freud et la faute cachée du
père - Editions Grasset -
1979.

—(2) Marie Balmary : *Le*
sacrifice interdit - Editions
Grasset - 1986.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Marie Balmary : Me souvenir de Maurice Clavel, c'est d'abord pour moi retrouver la perturbation, l'intensité et l'urgence. Mon inconscient, ou l'Esprit, selon la langue qui est la vôtre, m'a permis comme lui seul peut le faire, de retrouver tout cela, par une perturbation justement, celle de mon calendrier intérieur... J'avais rajouté une semaine imaginaire au mois d'avril, ce qui m'a amenée à rédiger ces quelques feuilles cette nuit, de façon intense et urgente.



Aurais-je pu parler de Maurice Clavel sans me remettre, par un acte manqué, dans le ton et jusque dans le rythme de notre rencontre et de notre amitié ? Je l'avais connu, comme beaucoup d'entre nous, en lisant ses articles et j'avais beaucoup aimé qu'il ait annoncé les événements de mai, qu'il les ait salués et célébrés ; et cette interprétation qu'il en donnait provoquait ma joie. J'étais étudiante, en psycho, à cette époque-là, et ne connaissais pas encore le " se guider à la joie

pour trouver la vérité " que je me suis formulé depuis, mais je pouvais au moins garder ces paroles, même quand elles étaient incompréhensibles pour moi - pas scientifiques, mais tellement belles... Que l'esprit refoulé revienne convulsivement, cela ne parlait guère à ma tête de psychologue : comment parler à la fois comme à l'église et comme Freud ? Pourtant, j'entendais là quelque chose que je ne pouvais oublier.

Et puis, arrive 1975 et son *Ce que je crois*. Je l'ai lu tout de suite. Il y avait dans ce livre, des pages 250 à 265, la description clinique d'une dépression. Très compréhensible pour moi : tout un tableau de symptômes, depuis les cent points de serrage de l'angoisse dans le corps jusqu'à la paralysie, en passant par l'insomnie, l'impuissance, l'épisode superactif de la fausse guérison, tout y était, les signes cliniques, les thérapeutiques chimiques les faux espoirs, les vrais désespoirs... Cinq années de l'enfer tristement reconnaissable d'une dépression sévère ; aucun problème de diagnostic.

Mais tout autour de ces pages et beaucoup avant, je découvrais d'incroyables pensées. A travers et malgré des violences verbales qui me blessaient souvent parce que je pensais à ceux qu'elles allaient blesser, à travers et malgré cela, un mouvement profond de pensée se dessinait qui renversait certes la médecine de l'esprit, mais qui me semblait aussi secrètement en accord avec le mouvement le plus profond de Freud. Et je reconnais là ce que vient de dire Jean-Toussaint Desanti : " retrouver le mouvement ".

Vous imaginez bien qu'on ne devient pas psychanalyste sans connaître d'une manière ou d'une autre une radicale destruction de l'image de soi, je veux dire du masque, de la coquille. Mais quel psychanalyste en 1975 était prêt à entendre - et quel prêtre aussi bien ? - que la dépression était le passage de la grâce ? Clavel pourtant me convoquait dès la page 15, moi lectrice, moi qui faisais une thèse à l'époque sur la prise de conscience, au département de psychanalyse de l'Université...

Vous connaissez certainement ce passage, mais je vous le relis :

" Qui sait encore, ou déjà, que le spirituel est charnel ? Qui sait que Dieu en nous est physique ? Et s'il revient ainsi, et il revient ainsi, qui saura le reconnaître ? Que dira la psychanalyse ? Combien de cas de grâce sont traités au neuroleptique ? Qui nous aliène ? Dieu ou tous ceux qui l'obturent, et quand je dis "tous ceux " je devrais dire "tous et personne " ; car il s'agit de notre culture qui, par bonheur, s'effondre. "

Il y avait de quoi provoquer un court-circuit dans ma pauvre tête. Je venais d'étudier les textes de Freud sur la religion : la religion qui empêche de penser et de jouir, qui exige des êtres humains plus qu'ils ne peuvent, poussés qu'ils sont par des pulsions violentes que la religion réprimait à mauvais escient... Clavel, aidé de Kierkegaard, arrivait avec son Dieu refoulé, tandis que la Sorbonne, armée de Freud, pensait Dieu refoulant - je rejoins là ce que vient de dire Luc de Goustine. Je ne parvenais pas à ne plus écouter, pourtant, ce livre de Clavel. Dans ses fulgurances il me parlait de choses dont je m'étais dit - et je l'ai retrouvé en relisant mes notes : " On pourra dire ça dans vingt ans ! " Troublée et perplexe, je donnai le livre à mes collègues les plus proches qui me le rendirent en disant " *Mais tout cela se situe bien en deça de la psychanalyse et, au fond, il n'est toujours pas guéri.* "

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Guérison par conversion. Oui, c'était vrai, c'était écrit. Depuis ce temps-là ont beaucoup fleuri des guérisons psychiques soudaines et miraculeuses que notre profession, avertie par l'histoire de la psychanalyse, peut bien reconnaître comme un nouvel avatar du phénomène hypnotique. Pas besoin de Dieu pour cela. L'homme a ce pouvoir d'influer par sa parole dans l'âme de l'autre. Guérison par possession qui ne dure que tant que l'être demeure sous l'influence du guérisseur. Mais Clavel, c'était tout autre chose. Ici, le temps jouait à plein. Pas d'influence extérieure, plutôt le sentiment d'un être qui sort que d'un être qui se laisse envahir. Il me fallait le rencontrer lui-même. J'allais à Vézelay où Elia Clavel me reçut aussi. Ce qui m'aida à démêler dans son livre et dans ses autres écrits les différents niveaux sonores de la voix de Clavel.

J'ai compris cela plus tard, le jour où j'ai lu dans le *Livre des Rois* comment l'auteur biblique raconte ce qui se passe lorsque Dieu passe. C'est du prophète Elie qu'il s'agit. Lorsque Dieu passe, Elie perçoit tout d'abord trois phénomènes : le souffle qui brise tout, le tremblement de la terre, le feu. Dieu n'est dans aucun de ces éléments mais, après le troisième, arrive une voix. Et le texte dit qu'elle ne fait aucun bruit, je cite parmi plusieurs traductions possibles celle de Chouraqui qui me convient : c'est " un silence subtil ". Elie alors entend, se voile la face, et le dialogue commence.

Toute proportion gardée, le livre de Maurice Clavel me fait le même effet. C'est d'abord un grand souffle briseur, un tremblement de terre, du feu, mais la voix qui parle n'est pas dans le souffle, le tremblement de terre ni le feu, elle me parvient lorsqu'arrive le silence subtil.

La conversion de Clavel : guérison, ou révélation du sujet ? Vous m'avez proposé cela, comme thème de cette communication. Permettez-moi de renverser l'ordre des mots. La guérison, comment lui arrive-t-elle ? Par conversion ou révélation du sujet ? Guérit-il parce qu'il s'en remet désormais à son Dieu ? Est-ce la guérison par possession dont je parlais tout à l'heure ? Bien des notations, que je ne puis reprendre dans leur totalité maintenant, bien sûr, orientent à répondre non.

Et d'abord parce que lui-même aime le NON. Il aime le refus de Dieu, la non-soumission. Avec Simone Weil, il croit qu'entre deux hommes qui n'ont pas l'expérience de Dieu, celui qui le nie en est peut-être le plus près. C'est à de telles positions que j'ai vu que le Dieu

de Clavel n'était pas celui que Freud nie. L'homme qui dit non est pour Freud forcément écarté des églises qui cherchent l'unanimité au sens de l'uniformité et de la soumission de leurs membres. En cela, Clavel est antireligieux avec Freud, et son Dieu est plus proche de celui qui le refuse que de celui même qui croit l'adorer en religion.

Or la position qu'il prend là peut nous amener à la question du sujet. Comment l'être humain, l'enfant, parvient-il à dire **Je** et à habiter en première personne sa parole ? Par un chemin qui passe forcément par la négation. S'il ne peut pas se différencier d'autrui - " Je ne suis pas toi, je ne ferai pas ce que tu veux " - le fils d'homme ne parviendra pas, si ce n'est comme un perroquet, à dire **Je**. L'amour de Clavel pour les athées me semble correspondre à l'amour du sujet parlant dans son cheminement vers le Verbe. Il y a une parabole évangélique qui devait lui plaire. Je ne l'avais pas découverte il y a dix ans dans le texte grec et j'aurais tant aimé passer quelques heures avec lui dans ce chapitre 21^e de Mathieu :



" Un homme avait deux enfants - dès l'énoncé de la parabole, je remarque qu'il n'y a ni le mot père ni le mot fils. Un homme avait deux enfants qu'il envoie chacun travailler à la vigne. le premier répond : "Je ne veux pas. " Après, il change d'avis et s'en va. Le second répond " Moi oui, seigneur ! " et il ne s'en va pas".

Seul celui qui a dit " Je ne veux pas " peut changer d'idée et aller à la vigne. Ce qu'il a refusé, ce n'est pas la vigne, ce n'est pas la vie, c'était le désir de son père ; une fois prononcé le NON, cela peut devenir son propre désir. Le second appelle son père Seigneur et il dit moi, EGO, mais sans verbe ; il reste paralysé, il ne peut qu'inhiber la parole de l'autre en lui qu'il n'a pu ni refuser, ni faire sienne.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

La négation est donc précieuse, et Maurice Clavel l'a longuement pratiquée aux divers degrés, en remontant de la transgression au véritable refus. Ensuite, la question du sujet apparaît : il refuse le **Je** des philosophes - seul et s'originant en lui même. Je ne suis Dieu - Pardon ! (Mon lapsus vient de ce que Je suis est le nom de Dieu) - Je ne suis que si Dieu me tutoie... Et dans sa manière de parler de l'individu absolu, j'entends la quête non pas du " Je pense donc je suis " - encore que nous y reviendrons - mais du sujet dont la souveraineté n'apparaît que dans la relation Je-Tu.

En face du Dieu unique, Clavel pose l'Homme unique, " à croire que nous sommes tous uniques " écrit-il. Il dit Dieu invisible et ne s'en étonne pas, car l'Homme aussi est invisible. Il n'est pas donné, il surgit peu à peu et alors brise l'homme existant. C'est la croissance même du sujet dans le mouvement qu'il fait pour dire vraiment **Je** à vraiment **Tu**, c'est cette croissance qui détruit l'homme naturel, l'homme avec un petit H. Aussi est-il comme Kierkegaard et avec lui, du côté de la maladie mortelle dont le plus grave est de ne l'avoir pas eue, ou pire encore, je dirais du moins pire à vivre, l'ayant contractée, de l'empêcher d'avoir lieu : traiter la grâce aux neuroleptiques. L'image la plus proche dans l'histoire, c'est ce supplice de je ne sais quel barbare qui liait les genoux des femmes au moment d'accoucher.

Souvent, en psychanalyse, celui qui émerge de sa dépression rêve qu'un petit enfant est dans ses bras, contre lui. Il a accouché de son âme, et elle lui apparaît exactement comme dans les Psaumes : mon âme est contre moi comme l'enfant contre sa mère - ces Psaumes écrits il y a si longtemps, si loin d'ici - ou encore dans ces mosaïques, à Venise je crois, où Dieu donne au premier homme son âme, représentée par un petit enfant semblable à lui.

Conversion de Clavel. La guérison est la révélation du sujet à un autre sujet. Et s'il n'y parvient pas, Clavel le polémiste, le coléreux, trouve une compréhension et une tendresse de thérapeute pour celui qu'il appelle pécheur. " Bref, écrit-il, nul péché n'est tout à fait de notre faute ". J'aime la formule. A la suite de Kierkegaard il entre dans la nature du péché d'avoir une très faible conscience de lui-même.

Guérison-conversion, le mot est bien plus radical qu'un pur retour religieux. Il dit retournement et rupture de sens. Métanoïa. Il détruit l'idée d'un processus harmonieux. Pour passer de la non-vie à la vie, le passage est, comme à la naissance, rupture, expulsion. Toute culture qui

veut pour l'homme un épanouissement sans drame, une croissance sans fracture interdit à l'humain d'advenir comme Verbe.

Révélation du sujet à un autre sujet. Guérison et bonheur que cette conversion à soi et à l'autre, la même. Sans doute aurait-il aimé entendre dans cet Evangile de Jean qu'il n'osait pas encore lire, disait-il, que l'apôtre Pierre quand il renie Jésus ne dit rien d'autre que " Je ne suis pas ". Puis il pleure lorsqu'il se souvient et de l'autre et de lui-même. Vous vous souvenez que c'est le coq qui lui rappelle la prédiction de Jésus " Tu me renieras trois fois ". Ce coq du reniement de Pierre me fait penser à Maurice Clavel lui-même depuis que j'ai découvert avec un ami, alors que nous lisions le texte grec, le nom donné à ce coq. Ce n'est pas le mot qui désigne habituellement l'animal mais le surnom du coq : *alector* et *alector* veut dire " le défenseur ". Pas pour culpabiliser celui qui renie, mais pour soutenir celui qui défaille à dire " Je suis ".

Le philosophe pouvait bien dire " *Cogito ergo sum* ", et croire qu'il ne s'appuie que sur sa propre pensée pour le dire. Cependant il ne peut faire que le langage lui-même ne l'oriente au Verbe. *Cogito*, et tout est déjà dit : *cum agito* ; ça vient de *cum agitare* : j'agite des pensées avec d'autres. " Je suis " ne peut être dit sans que ne soit dit ce qui fonde " Je suis avec toi " : le non-reniement. D'ailleurs n'est-ce pas ainsi que Clavel pouvait dire " Je crois " ?

" Ce que je crois tient dans le Credo. Je viens de tenter d'en réciter le texte et je n'y suis pas parvenu. J'ai découvert que je ne le savais pas. Je ne le sais qu'en le prononçant avec d'autres hommes. C'est ainsi, et très bien ainsi. Dieu soit loué. "

Marie BALMARY

COLLOQUE MAURICE CLAVEL



■ *André Frossard*

Intervention d'André Frossard

● *Luc de Goustine* : André FROSSARD, si l'on ne vous présente plus, ce n'est pas formule vide, c'est que vous-même n'êtes pas entré en célébrité en votre nom propre, mais porté par une nécessité très simple : celle de rendre témoignage de Celui dont la Lumière, un jour rue d'Ulm, vous a frappé. Cette subordination consentie et publiquement consentie vous rapprocherait de Maurice Clavel, même si vous ne l'aviez aucunement connu. Mais vous usez tous deux, en raison sans doute de votre formation positive et humaniste, du même discernement critique envers les déferlements dogmatiques dont vous excellez à montrer l'incongruité. Notre actualité en est friande - et pas seulement du fait des intégrismes religieux.

La célébration, cette année même de la Révolution de 1789 devrait nous ramener, pensifs, à l'origine de la fracture, du " partage " comme dit Clavel, dont la philosophie kantienne est un signe témoin... Et il a, prolongeant une citation de Kant, cette phrase qui vaut une prière : c'est le moment où " *l'Homme, cette étrange figure, entre dans le champ du savoir* ", alors qu'il était jusque là " *dans l'ombre de Dieu*".

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

André Frossard : Je voudrais liminairement dissiper un malentendu possible. Quand on parle de la rue d'Ulm une distinction s'impose : Clavel se situait à l'E.N.S. du côté des numéros impairs et moi pairs. En sorte que lui c'était l'Ecole et moi la Chapelle, cela dit nous en sortions bien tous les deux d'une certaine manière.

Que puis-je ajouter à ce qui a été dit ? En écoutant chacun des hommages rendus à cet homme exceptionnel, je m'aperçois somme toute que je l'aimais sans trop savoir pourquoi, et qu'il m'aimait aussi sans que je sache trop pourquoi non plus, sans doute pour être un peu parents, puisque Clavel eut l'excellente idée d'épouser la délicieuse Elia, sorte d'orchidée à tige d'acier qui lui a servi plus d'une fois de tuteur, et de toutes les idées qu'il eut dans sa vie celle-là était sans doute la meilleure.

J'en parle d'autant plus difficilement que je me suis en fait souvent trompé sur sa personne. Je le pris d'abord pour un ange, beau comme il m'apparaissait avec sa belle chevelure blonde. C'était juste après la guerre, son lyrisme, sa voix forte, sa manière d'emboucher à tout propos sa trompette, me renvoyait l'image d'un ange Gabriel attendant le jugement dernier avec une impatience à peine maîtrisée mais que sa bonté faisait reporter de semaines en semaines, et que, grâce à Dieu, nous attendons encore.

L'écoutant ensuite parler de philosophie, je reconnus en lui Socrate, doté cependant d'une maïeutique un peu particulière puisque cette sage-femme de la pensée ne se contentait pas d'accoucher des enfants, il lui fallait aussi en faire. Nous nous sommes alors un peu perdus de vue, il était devenu à mes yeux Jonas le Prophète, adhérent au Parti Communiste, pour y rester trois jours comme Jonas dans la baleine, celle-ci représentant la Masse qui lui renvoyait grâce à son énorme cavité intérieure un écho sonore tout-à-fait agréable à entendre. Lui aussi est donc sorti de la Masse pour prophétiser, et ce jusqu'au bout, la ruine de Ninive.

Vint enfin la période de sa conversion, qui dura très longtemps, conversion dont il m'entretint très souvent sans que je puisse faire autre chose que regarder les évolutions propres de sa pensée, lesquelles se développaient hors d'atteinte, tel un avion de voltige, pour opérer non tant un changement intérieur, mais plutôt une prise de conscience de soi. Il s'est tout simplement aperçu un jour qu'après tant d'efforts, de discours, de supputations, que Dieu, à la différence des philosophes, ne

pense pas : Il est. L'Esprit est vivant, c'est un vivant. Et Clavel aussi c'était un vivant. Cette conversion c'est la rencontre de deux vivants.

Il a pris alors conscience de l'évidence absolue de ce verset du Credo qui affirme que l'Esprit vivifie. Cet Esprit il a pensé le voir revenir en mai 1968, époque positivement miraculeuse, moment où l'histoire des êtres humains a changé de sens. Ce n'était pas tant pour Clavel une révolution, comme le disait alors Malraux, qu'un passage de l'Esprit dont on peut dire que s'il avait été plus prompt il lui aurait volontiers arraché une plume. C'était le Saint-Esprit en personne qui descendait sur Terre, il avait à ce propos une formule très belle : “ *Quand la Terre ne s'élève pas, il faut bien que les cieux s'abaissent* ”.

En ce sens il partageait son analyse de mai 1968 avec Edgar Morin, l'un partant du ciel, l'autre de l'inconscient collectif, les deux lisant ce mois de mai non comme une révolution mais comme un glissement de l'histoire, un grand ébranlement des structures et un vaste remous de barricades. Encore les barricades n'avaient-elles pas le même sens pour tout le monde : digne à la société de consommation et à l'oppression pour les uns, digne de résistance opposées au monde extérieur. Pour Clavel en revanche, ces barricades étaient à enjamber, il allait de l'une à l'autre comme on fait du saut de haies, elles le rapprochaient des hommes et du monde au lieu de l'en éloigner, ce qui, en contredisant leur fonction première, manifestait son habitude à contrarier l'évidence. Il a donné là libre cours à sa vocation prophétique, il était gaulliste, sincèrement, mais en même temps du côté des “ maos ”, ce qui constituait un déchirement surmonté dans un premier temps par la tentative de communiquer à De Gaulle la vocation d'un Mao occidental. Il réconciliait par là ses contradictions dans une séduisante synthèse à laquelle le Général fut plutôt réticent... Pourtant Clavel était convaincu qu'on pouvait le rallier, mission dont il se renouvelait le mandat chaque jour de ce mois de mai.

Finalement, comme chacun sait, l'Esprit est passé et avec lui son message pour toujours disparu. L'esprit humain n'est positif qu'en Dieu, faute de quoi il n'est qu'un négateur impitoyable. Clavel n'en ignorait rien, mais cet Esprit fugitif de mai, anonyme, incompréhensible et fugace, eut pu convertir le monde s'il avait révélé sa véritable identité. L'Eglise elle-même aurait pu être ouverte à l'Esprit, elle vivait dans les affres de l'après-Concile, absorbée par la question du branchement de ses tuyauteries sacramentelles, à savoir si elle allait les

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

brancher directement sur le marxisme ou les déverser directement dans la mer, elle se focalisait sur les syndicats, les partis, sur " le gros animal " pour reprendre l'expression de Simone Weil, personne ne prenait garde à cette chose indicible et convaincante qu'on appelle l'Esprit. Esprit négligé également à l'université, au profit de l'intelligence critique, et ceux qui savaient rendre à l'Esprit honneurs et hommages prenaient leur inspiration dans la philosophie allemande, le cher Heidegger allant jusqu'à déclarer que lorsque les Français pensent ils parlent allemand, évoquant sans doute par là cette espèce de fumée métaphysique montant d'une même volute de la Forêt Noire et des industries de la Ruhr, et que le vent d'Est rabat depuis un siècle sur l'intelligence française. A cet Esprit, absent de mai, il manquait de toute manière la légèreté, la finesse, le caractère insaisissable et délicieux, qui fait tout son charme aux yeux des chrétiens.

Clavel savait tout cela. Il ne pouvait retrouver cet Esprit qu'en brisant toutes les cages qui auraient pu l'enfermer. La grande idée de Clavel semble bien être cette volonté sans cesse réaffirmée de libérer l'Esprit en détruisant tous les enfermements, dans une violence avant tout intellectuelle qui fit de lui un briseur de limites, un briseur de tous les moules sociaux qui brident les enthousiasmes et les lyrismes, bref un homme qui puisse enfin rejoindre cet infini, ce lieu seul compatible avec sa large respiration près de Dieu, là où il est.

André FROSSARD

Intervention d'Hélène Bleskine

● *Cité : « Lisez cette jeune fille qui vient d'écrire L'Espoir gravé ... » (1) écrivait Maurice Clavel dans Le Nouvel Observateur (2). « Un des plus beaux romans-poèmes de notre siècle : roman-poème d'amour qui, né de Mai, à lui seul le justifierait. Hélène Bleskine était de ce groupe V.L.R. (3) que j'aimais tant, qui s'est dissous lui-même il y a trois ou quatre ans, par honnêteté spirituelle, pour ne pas subir ses propres structures. Deux communautés se formèrent, dans la région de Flins, qui prétendirent vivre et à leur tour moururent. Mais pas en vain, si j'en juge par cet écrit... »*

—(1) *L'Espoir gravé* - Éditions Maspéro - 1975

—(2) *Nouvel Observateur* - 2 juin 1975

—(3) *Vive La Révolution*

—(4) *Dérive gauche* - Éditions livres Hallier - 1976

—(5) *Les mots de passe* - Éditions livres Hallier - 1978

—(6) *Châtelet - les Halles* - Éditions Grasset - 1982

—(7) *Lumières de la ville*, revue éditée par *Banlieues* 89 10/12 rue Capitaine Ménard, 75015 Paris.

Après ce premier livre, chef d'oeuvre que Maurice Clavel inscrivit dans la lignée d'*Aurélia* de Nerval, pour « *l'unité parfaite et substantielle du poème pur et du récit* », d'*Une saison en enfer* de Rimbaud, par une « *alchimie du salut mais pour tous et par la Révolution* », d'*Aden Arabie* de Nizan, Hélène Bleskine a publié, trop discrètement, plusieurs autres romans : *Dérive gauche* (4), *Les mots de passe* (5), *Châtelet-les Halles* (6).

Aux côtés de Jean-Paul Dollé, de Jean-Pierre Le Dantec, d'Antoine Grumbach, Hélène Bleskine est membre du comité éditorial de la revue *Lumières de la ville* (7).

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Hélène Bleskine : Le plus joli, le plus fou dans l'effort de mémoire, c'est tourner tout autour d'une époque...

En souvenir de notre ami Maurice Clavel, je suis tenue d'évoquer Mai 68, car c'est cela qui enclencha les rencontres, nous rapprocha, permit l'enthousiasme et l'amitié.

Des années ont passé, et je me souviens... mais parfois ça me rend presque muette.

Je me souviens surtout de l'extraordinaire disponibilité de Maurice Clavel...

Lorsqu'on a vingt ans, c'est délicieux de prendre comme reconnaissance, mais aussi comme pont et passerelle vers les plus anciens, les plus impliqués déjà dans l'existence avec le risque du renoncement...

Je pourrais dire que Maurice Clavel a aidé pas mal de gens à sortir de l'isolement...

Et c'était une époque où importait peu la reconnaissance d'un destin individuel dans une image de carrière à mettre en route...

En ce temps-là, nous nous fichions de ce que pensaient les autres de nous, les autres c'est-à-dire la société, parce que nos passions et nos jugements à l'emporte-pièce n'étaient pas encore touchés par le doute...

Nous voulions changer le monde,

Et nous étions portés par cet élan.

Protest-songs, idées en rébellion, se sont déployées en grandes banderoles légères...

Il y a beaucoup de mémoires différentes sur cette histoire, et même plus que de gens qui y furent mêlés de près ou de loin...

A cette époque, s'est dit un questionnement sur soi et les autres, et ont été vécus les premiers arrachements d'autonomie...

Penser à soi fut une affaire pesante...

Et puisqu'il s'agit de revenir à ce fond commun, j'aimerais ajouter que je ne vois jamais le mois de mai tout seul, mais bien tout ce qui a précédé et ce qui a suivi cette luminosité du milieu, cette sortie de soi bouleversé...

Maurice Clavel a été de ceux qui ont franchi l'écart entre les

générations...

Il a été un passeur, il a tracé un chemin.

Avec le temps, ce qui m'intrigue encore plus, c'est comment aider à traverser ceux qui viennent derrière nous...

Comment les accueillir, comment rester attentif, pour encore s'émerveiller, pour ne pas se rabougrir, ni se cantonner dans l'ironie...

Entre utopie et réalité, entre enthousiasme et déception, Maurice Clavel, avec une grande gentillesse, a suspendu des balustrades...

On pouvait se pencher sur le monde - qui ne ressemblait pas au rêve que nous en avons - mais en même temps, on ne tombait pas !

Cette révolte, belle à vivre, devenait légitime...

Ce " compagnon de route " - comme on disait. - a adouci les désillusions.

Il les a recueillies pour lui-même, et il a rebondi...

Il était dans la passion de la Liberté, et il l'a défendue jusqu'au bout.

Il a créé un lien entre la Résistance et Mai 68, en passant par Michelet dans son évocation du peuple mythique en train de bouger.

Quelque fois la révolte ne sait pas bien vieillir. Elle peut tourner au cynisme, et la critique peut devenir sans charme aucun.

Quelquefois aussi, les convictions qui s'étaient enracinées, sont toujours présentes, et le désintéressement plus fort que tout...

Mais peut-être faut-il que le temps s'écoule pour trouver une manière de raconter qui ne prête pas à sourire à force de naïveté condensée... ?

En lisant le recueil de chroniques de Maurice Clavel : *La suite appartient à d'autres*(8) - dont le titre vient maintenant comme une interrogation - j'ai retrouvé sa manière si batailleuse, au tempo ultra-rapide, de suivre mois après mois, chaque débat, chaque lutte...

Avec la télévision, comme reflet de ce qui se passait, ou ce qui ne passait pas de la réalité parce que censuré.

—(8) *La suite appartient à d'autres* - Edition Stock - 1979

Et lorsque plus tard, des grandes ombres sont venues avec plus de questions encore, il a fait l'éloge du désespoir, en le reprenant presque

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

magiquement, comme une fracture nécessaire, un doute fondateur, à partir duquel la pensée pouvait continuer d'exister...

Maurice Clavel reste pour moi le meilleur ami d'une pensée sensible, d'un aller retour entre la philosophie et le sentiment, d'une politique qui s'ouvre comme un roman... où persiste la question de l'être et du plus être de chaque être avec toujours l'idée que la liberté des autres vaut la peine...

Dans une de ses pages, Maurice Clavel cite une phrase que De Gaulle lui avait adressée : « *Une grande émotion commune et une bien bonne base de départ !* »

Et Clavel conclut : « *Que ces quelques mots sont justes ! A partir de mai 68, on pouvait commencer à fonder un monde avec un peu plus de sagesse dans la folie... !* »

Hélène BLESKINE



■ Jean-Paul Dollé et Hélène Bleskine.

Intervention d'Edgar Morin

● *Cité* : Impressionnante par son ampleur et sa diversité, l'oeuvre d'Edgar Morin est celle d'un penseur rigoureux, d'un esprit attentif à l'air du temps, d'un homme engagé, depuis sa jeunesse, dans la lutte contre le totalitarisme.

Né en 1921, fils d'un Juif de Salonique venu en France pendant la première guerre mondiale comme il l'a conté dans *Vidal et les siens*, Edgar Morin a participé à la résistance contre le nazisme puis à la la lutte contre le communisme stalinien (*Autocritique*). Anthropologue (*L'homme et la mort*; *Le Cinéma ou l'homme imaginaire*; *Le Paradigme perdu : la nature humaine*; *L'Unité de l'homme ...*), sociologue (*L'an zéro de l'Allemagne*; *L'Esprit du temps*; *La Métamorphose de Plodémet*; *Mai 68 : la Brèche*; *La Rumeur d'Orléans*; politiste (*Introduction à une politique de l'homme*; *Penser l'Europe*; *Le Rose et le Noir*, *De la nature de l'URSS*), il élabore depuis quinze ans une " Méthode " capable de saisir la complexité du réel (*La Nature de la Nature*; *La vie de la Vie*; *La Connaissance de la Connaissance*).

Dans son itinéraire intellectuel et sur les chemins de la lutte politique, Edgar Morin ne pouvait manquer de rencontrer Maurice Clavel. Mais rencontre est un mot trop faible pour exprimer la nature de la relation que tous deux avaient nouée par la réflexion, dans les combats politiques et dans la vie.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Edgar Morin : Je m'étais un peu irrité initialement de ce découpage - toujours artificiel pour quiconque - départageant un Clavel philosophe et un Clavel journaliste, d'autant plus que ce découpage perdait toute pertinence pour Maurice Clavel dont on peut dire qu'il était autre chose que journaliste dans le journalisme et autre chose que philosophe dans la philosophie. Rencontrer Clavel, c'était rencontrer l'être lui-même, cet être autour duquel tout ce qu'il a fait, écrit, agi ou pensé s'ordonnait à un sens. C'était un être de fascination, c'est-à-dire fasciné et fascinant. C'était un être d'illumination, c'était un être de coup de foudre et de fulguration, un être de coup de génie.

Il m'enchantait par son mode d'être légendaire, totalement mythologique et en même temps totalement réaliste. Il vivait simultanément dans deux mondes : notre monde prosaïque et un monde mythique. Pour autant il n'était pas un mixte, ce qui donnerait à penser qu'il serait une sorte de mélange de moyennes. Il y avait en lui un réalisme matois en même temps qu'un aspect totalement surréaliste.

Je me souviens avoir connu Clavel vers 1955, au sein d'un comité contre la guerre d'Algérie animé par le trotskiste Lambert qui pensait qu'il fallait disposer d'un comité réunissant des esprits très divers - quoique évidemment liés à une optique révolutionnaire - qui auraient été capables, au moment des grands troubles, de prendre le pouvoir, de réaliser en France une espèce d'équivalent de la Révolution d'Octobre, comité dans lequel Clavel et moi-même étions les deux éléments exotiques auxquels Lambert promettait des responsabilités grandioses, ce qui allait tout à fait dans le sens de Clavel. Car cet être poétique était aussi un homme d'actes.

Quelques années plus tard, en 1963 je crois, alors que nous étions tous deux sur une plage de Méditerranée, il achevait *Saint Euloge de Cordoue* (1) et me dit : " *après cela je me lance dans la politique*". Je manifestais mon étonnement à l'idée de le voir devenir député gaulliste, et, l'interrogeant il me fit pour toute réponse un plongeon et nagea vers le large. Intrigué, je le suivis péniblement. Il m'attendait au large et quand, essoufflé, je l'interrogeais encore, il me lança avant de replonger vivement : " *Aujourd'hui c'est un général, demain cela sera un poète*". Il semblait se nourrir ainsi de ses rêves, il était le poète de la vie, et en un sens il est heureux qu'il n'ait jamais été chef d'Etat, du moins dans les circonstances prosaïques qui sont les nôtres. Clavel était fait avant

→ (1) *Saint Euloge de Cordoue* - Editions Gallimard - 1965.

tout pour les heures chaudes de l'histoire : Chartres, De Gaulle, la Libération...

Un autre souvenir dira combien sa présence m'enchantait, c'est-à-dire me mettait toujours dans cet autre monde de surréalité dans lequel on aimerait tellement vivre et qu'il vivait spontanément. Ainsi cette matinée de 1963 à Paris où arrivant chez lui je le trouve étendu dans son lit comme un gisant dans une sorte d'état de catalepsie, il me dit alors d'une voix sépulcrale et théâtrale que j'adorais : “ *Je ne peux plus me lever je suis immobilisé* ”. Il me raconte alors qu'il est paralysé par la culpabilité à la suite d'un rêve qu'il a fait à propos de sa femme, je lui joue mon docteur Freud : “ *tu sais il ne faut pas se sentir à ce point coupable...* ”. Et le voici comme mu par un ressort, qui se lève d'un bond, tout joyeux et guéri soudain, prêt à recommencer la vie.

Il vivait ainsi. Et cette qualité politique qui était dans son être et qu'il n'a pas pu réaliser dans la politique, il l'a incarnée dans son théâtre et dans sa littérature, surtout dans ce théâtre où se retrouvait quelque chose à la fois du mystère médiéval et du drame shakespearien en sorte qu'il m'est impossible de qualifier Clavel, sinon sous la forme d'un alliage de choses toujours diverses mais jamais compartimentées, plutôt semblable en cela à un tourbillon vivant et mental. Car Clavel était un être où se recontraient des forces tellement différentes pour s'unir de façon motrice et énergétique que finalement c'est sa présence physique qui nous manque à tous singulièrement.

Edgar MORIN

COLLOQUE MAURICE CLAVEL



■ *De gauche à droite : Edgar Morin - Jean-Pierre Le Dantec et Alain Jaubert.*



■ *Jean-Pierre Le Dantec*

■ *Edgar Morin*

Intervention de Jean-Pierre Le Dantec

● **Cité** : Breton du Trégor, né en 1943 dans une famille d'instituteurs communistes et résistants, Jean-Pierre Le Dantec a été élève de l'Ecole Centrale. Après avoir milité dans l'opposition au sein de l'Union des Etudiants Communistes, il a été l'un des fondateurs de l'Union des Jeunesses communistes marxistes-léninistes puis de la Gauche prolétarienne en 1969. Directeur de *La Cause du Peuple*, il fut arrêté en 1970 et condamné à un an de prison.

Quelques mois plus tard, Maurice Clavel invita le jeune maoïste à venir déposer une gerbe au Mont Valérien. Ils se retrouvèrent « sous une pluie fine de Toussaint », une heure avant la cérémonie officielle du 18 Juin. Devant Vladimir Jankélévitch, philosophe et ancien Résistant, Jean Cassou, Compagnon de la Libération, et Maurice Clavel, le directeur de *La Cause du Peuple* et Jacques Debu-Bridel, gaulliste et Compagnon de la Libération, déposèrent une gerbe rouge, barrée de l'inscription : « *Aux victimes du fascisme, ancien et nouveau* ». Dans *Le Nouvel observateur*, Clavel écrivit : « *J'ignore si cela marquera, mais cela nous a tous marqués* »...

Architecte, Jean-Pierre Le Dantec participe à la mission *Banlieue 89* qu'anime Roland Castro. Il a, entre autres, publié en 1974 *Bretagne, renaissance d'un peuple*, puis, en 1978, *Les Dangers du soleil*, livre dans lequel il retrace et médite son expérience de militant révolutionnaire.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Jean-Pierre Le Dantec : Je dois à Maurice Clavel l'un des plus grands bonheurs de ma vie... Tout simplement d'avoir été pendant sept ou huit ans un de ses amis... Vous me permettrez d'être ému à l'évocation de Maurice... Vous me permettrez aussi peut-être de dériver quelques souvenirs, même si ces souvenirs ont toujours quelque chose d'un peu indécent dans la mesure où se souvenir c'est aussi se souvenir de soi, quand on voudrait consacrer son souvenir à l'autre.

J'ai fait la connaissance de Maurice Clavel au tout début de 1970. On m'avait demandé de m'occuper des intellectuels, du milieu intellectuel, d'aller voir les intellectuels, de manière à organiser autour du journal (1) une sorte de protection et, évidemment, au premier rang de ces intellectuels se trouvait Maurice Clavel dont nous lisions depuis longtemps les éditoriaux dans *Combat*, éditoriaux qui portaient ce titre superbe qui lui convenait tellement bien : " *de la résistance à la révolution*". Et c'est donc dans les locaux de *Combat* que j'ai rencontré pour la première fois Maurice Clavel. Je ne me rappelle plus très exactement notre discussion, mais ce dont je me souviens c'est de l'impression que me fit Maurice ce jour-là, une impression profonde et décisive qui, ensuite, n'a fait que se confirmer au fil des rencontres que nous avons (à peu près une rencontre hebdomadaire pendant plusieurs années). Pour lui, évidemment, je représentais quelque chose, une attente - ce n'était pas moi qui représentait cela mais j'étais représentant, avec d'autres de l'esprit de Mai 68 qui, pour Maurice avait été... avait bouleversé sa vie - dans la mesure où Maurice Clavel était d'une part, bien sûr, tout le monde le sait, un être de générosité, mais c'était aussi quelqu'un qui était depuis toujours en attente, en attente de quelque chose qui, sûrement, avait à voir avec la nature profondément religieuse de sa pensée ; il attendait dans le champ de l'Histoire un bouleversement spirituel de même nature que celui qui avait bouleversé sa vie propre... Et c'est sans doute sur la base de cette attente que notre amitié, et l'amitié plus généralement de Maurice avec beaucoup de camarades de ma génération, a pu prendre corps.

Maurice Clavel était un homme de théâtre, quelqu'un qui avait le sens extraordinaire du moment et de la forme qu'il convient de donner au moment pour que l'actuel se transforme en Vérité. En ce sens, comme disait Edgar Morin tout à l'heure, Maurice Clavel, était un poète, un vrai poète, un poète du quotidien, de la vie, et même si - ce n'est un secret pour personne de dire que Maurice Clavel était un ennemi personnel de Heidegger, puisqu'il avait l'intention dans la fin de sa vie d'entreprendre un ouvrage dirigé contre Heidegger en qui il sentait un verrou extrêmement puissant dans la pensée, un verrou qu'il

→ (1) L'hebdomadaire *La Cause du Peuple*, organe de *La Gauche Proletarienne*, fut l'objet d'une répression constante de la part du gouvernement.

fallait faire sauter - il reste que, d'une certaine façon, dans la manière qu'il avait de pratiquer la politique et le journalisme, il y avait quelque chose du dévoilement, de l'aléthéia, dans la manière d'être capable de faire suspendre le temps, d'un seul coup et, dans cette suspension de révéler la vérité. L'exemple le plus frappant (et que beaucoup d'entre vous connaissent) c'est évidemment cette affaire extraordinaire qui s'était passée à la télévision, et son cri "*messieurs les censeurs, bonsoir !*"... Une façon effectivement d'interrompre d'un seul coup le théâtre banal, le théâtre normal, et d'y introduire simplement par le fait de se lever et de prononcer des paroles de justesse et de vérité... faire en sorte que, d'un seul coup, le théâtre faux se suspende et que la vérité apparaisse à l'ensemble de la population. Ce qui c'était passé à cette occasion est vraiment extraordinaire. Je me souviens d'avoir suivi ensuite Maurice dans des réunions qui avaient été organisées en Bretagne dans des villages, les salles étaient absolument comblées ! Dans un village qui comptait quelques centaines d'habitants, il y avait des milliers de personnes qui venaient écouter, écouter tout simplement parce que quelque chose s'était passé qui les concernait tous dans leur vie et dans leur être, lorsqu'un homme avait su suspendre le temps et user ainsi de sa parole de vérité.

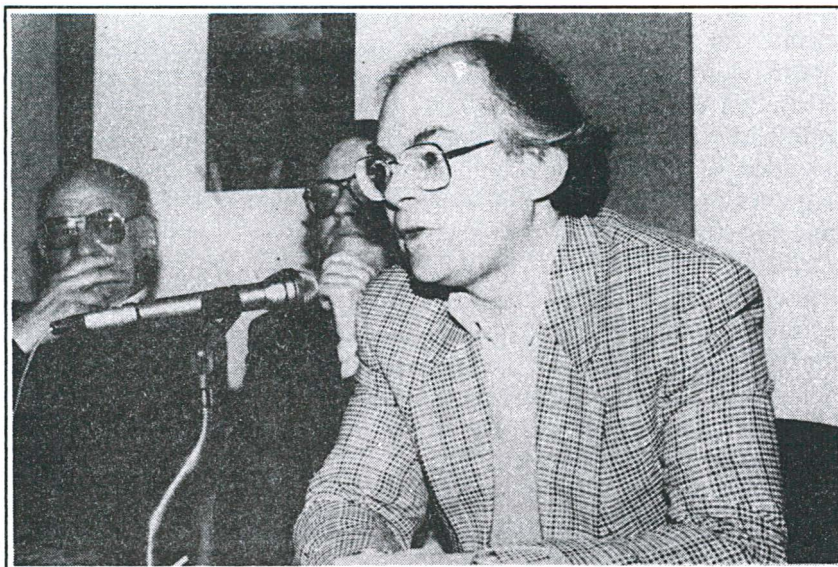
On a dit aussi (et il s'est lui-même défini souvent ainsi) qu'il était "un journaliste transcendantal", vous savez, c'est presque maintenant une image toute faite, lorsqu'on parle de lui, mais c'est vrai - et je rejoins là aussi ce que disait Edgar Morin - qu'il n'y avait pas de séparation entre le journaliste et le philosophe, et dire qu'il était un journaliste transcendantal c'est bien cela... C'était chez lui cette manière poétique, théâtrale et philosophique de faire advenir la vérité à travers le quotidien, c'était le génie de Maurice, un génie que l'on trouve - que quiconque lit la suite des chroniques trouve - dans "*la suite appartient à d'autres*", les chroniques du *Nouvel Observateur* (j'imagine que Jean Daniel en parlera tout à l'heure). C'est époustouflant, vraiment, cette lecture, parce qu'on revit l'histoire de dix années dans ce que ces dix années avaient de plus fort, et cela pourtant dans une chronique qui était consacrée, en principe à commenter les émissions de la télévision. C'est extraordinaire ! J'avais l'intention, au départ, simplement de vous lire une de ces chroniques à titre d'exemple ; elle s'appelait - elle s'appelle toujours - "*les déportés du XIII^e*", mais je crains d'avoir été déjà un peu long, aussi j'arrêterai là mon exposé.

Jean-Pierre LE DANTEC

COLLOQUE MAURICE CLAVEL



■ *Jean Daniel*



■ *Alain Jaubert*

Intervention d'Alain Jaubert

● **Cité** : 29 mai 1971, place Clichy. Un journaliste, chroniqueur scientifique au *Nouvel Observateur*, sort d'un restaurant après un déjeuner familial. Quelques instants plus tard, moins qu'un fait divers : un blessé, conduit dans une pharmacie, un car de police qui s'arrête et l'embarque brutalement. Le journaliste propose aux policiers d'accompagner l'homme à l'hôpital et monte dans le car : alors qu'il tente de calmer le blessé qui délire, il est soudain frappé, éjecté du car de police, matraqué sur la chaussée puis, à nouveau dans le car, frappé avec sauvagerie au cours d'un interminable trajet - 45 minutes - avant d'être transporté à l'Hôtel Dieu. Deux traumatismes, une trentaine d'hématomes et, après 48 heures de garde à vue, une inculpation pour insultes, rébellion, coups et blessures à agents de la force publique.

L'affaire Jaubert commence. Sous le titre "*Nous portons plainte contre la police*" un manifeste reçoit les signatures de centaines de journalistes, d'avocats, d'écrivains... Aux contre-vérités de la Préfecture et aux explications embarrassées du porte-parole du gouvernement, répondent les conclusions d'une commission d'enquête qui réunit notamment Michel Foucault, Claude Mauriac, Pierre Vidal-Naquet. Les conclusions qu'elle dépose tournent à la confusion du ministre de l'Intérieur, le très répressif Raymond Marcellin.

Dans l'affaire Jaubert, comme dans d'autres, Maurice Clavel sera au premier rang dans le combat pour la vérité et pour le respect des droits de l'homme - y compris dans les cars de police. D'autres violences policières, plus sanglantes encore, ont fait oublier l'affaire de 1971. Mais Alain Jaubert se souvient de Clavel...

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Alain Jaubert : Une journaliste est venue m'interviewer, il y a quelques semaines, pour me demander quel souvenir j'avais des articles de Maurice Clavel, et je me suis rendu compte que le souvenir que j'en avais étais très violent, très brillant, mais qu'il s'était un peu vidé de sa substance. Je me souvenais de la fébrilité avec laquelle, chaque semaine, on achetait le *Nouvel Observateur*, ou chaque jour *Combat* quand il y écrivait - d'ailleurs il écrivait dans *Combat* des articles calibrés de telle façon que cela ne tienne que dans la première page ; il n'aimait pas être renvoyé dans les colonnes de deuxième ou troisième page parce qu'il disait qu'il fallait que tout l'impact de l'article soit là, devant les yeux des lecteurs - et j'étais donc un peu frustré tout d'un coup de ce manque de mémoire. Je me suis mis à relire les articles de Clavel. J'ai été très frappé par le ton journalistique très étrange de celui-ci. J'ai découvert que toute une série de figures de rhétorique qu'on n'utilisait plus dans la littérature française depuis très longtemps se retrouvait dans ses articles. En les examinant bien je me suis rendu compte que tous ses articles étaient remplis d'exclamations, d'invocations - des invocations de type très classique d'ailleurs, même antique pourrait-on dire - d'interpellations. Clavel, dans deux articles sur trois, interpelle quelqu'un, souvent un ami qu'il tutoie, je pense par exemple à Maurice Druon. Plaidoyer aussi... Toutes sortes de figures de rhétorique qu'on retrouve au barreau aujourd'hui. Des sarcasmes... fréquents. Des invectives... des injures parfois, n'ayons pas peur des mots. Des exclamations... Il a un style quelque fois très célinien ; et sa prose est toujours parcourue par une fureur extraordinaire ! Finalement on s'aperçoit qu'il a revivifié en quelque sorte un texte antique... disons celui de Cicéron, un Cicéron qui serait évidemment anti-impérialiste et contre tous les pouvoirs. Il est très frappant de voir que, dans cette espèce de violence littéraire que Clavel avait chaque semaine, il faisait passer énormément de thèmes et, en particulier, ce qui faisait je crois, la base même de son existence : un irrespect absolu et une révolte permanente. Cela se voit au fil de ses articles dans la mesure où il ne respecte même pas ceux envers qui, pourtant, il avait une vénération totale. Je pense au plus bel exemple, De Gaulle. Lorsque l'affaire Ben Barka a commencé à le tourmenter, puis à l'obséder, puis à devenir vraiment son principal cheval de bataille, évidemment il s'est attaqué aux barons du gaullisme, mais il a épargné De Gaulle pendant tout ce temps. Le jour où De Gaulle a prononcé cette fameuse petite phrase sur " *le peuple dominateur et sûr de lui* " ; Clavel éclate et il fait une analyse très forte, il montre très bien d'où vient cette phrase. Il excuse

évidemment De Gaulle, mais, en même temps, son article, si on le relit aujourd'hui, est très violent. Il s'est brouillé donc avec Maurice Druon. Il a eu un froid avec François Mauriac, justement sur l'affaire Ben Barka. Il s'est brouillé avec Jullian pour l'affaire Sartre. Il s'est brouillé évidemment avec d'autres gens plus obscurs, et je crois qu'il avait une honnêteté fondamentale qui faisait que le meilleur de ses amis devait être un saint à ses yeux. Il n'épargnait donc aucune de ses critiques, même à ceux qu'il aurait pu, pour des raisons de stratégie, épargner. C'est quelque chose qu'on retrouve assez rarement dans la presse aujourd'hui... De la même façon son style qui était à la fois vif, familier et brutal, est finalement assez rare. Je pense qu'il n'y a que les grands polémistes du tournant du siècle chez qui on pourrait retrouver cet accent véhément, prophétique et méchant, par exemple Léon Bloy. Je trouve que la leçon de journalisme de Clavel (puisque c'est de cela dont on doit parler cet après-midi) est là, dans une façon de malaxer la langue et d'utiliser le moindre mot pour faire en sorte que l'image, que la violence verbale, éclatent. Je pense que son émission de télévision est, en fait, un peu l'exemple de ce qu'il faisait dans ses articles, c'est-à-dire qu'il y a toujours un moment où on sait qu'il va éclater, ça éclate, et la percée que Clavel devait faire est là.

Je voudrais évoquer deux ou trois souvenirs. Une chose m'a frappé énormément chez lui, justement parce que c'est lié à son style, à cette véhémence, à cet esprit de prophète combattant qu'il avait... une façon de vivre sa religion au jour le jour qui moi, incroyant, me frappait beaucoup.

J'en donne un exemple : en 1972, un dimanche soir, nous étions dans le 14^e arrondissement où il y avait de grandes manoeuvres immobilières (qui durent toujours d'ailleurs) et des gens devaient être expulsés rue Vercingétorix, pour faire la fameuse radiale qui n'a jamais eu lieu (on a construit des immeubles de luxe à la place), et 300 ou 400 personnes s'étaient fait arrêter par la police et embarquer au commissariat du 14^e. Les autres qui n'avaient pas été embarqués avaient suivi. Le commissariat était à ce moment là dans la mairie du 14^e, à trente mètres de l'appartement de Clavel... Une trentaine de personnes manifestait devant le commissariat - dont moi - pour demander la libération des gens qui avaient été arrêtés ... et tout d'un coup je vois Clavel traversant le square devant la mairie. Je me précipite. Il allait, très recueilli, très raide, et je lui demande : " *Qu'est-ce que tu fais ?*" - " *Je vais à la messe* ". Je lui explique la situation, il réfléchit un

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

instant et puis me dit : “ *le Christ est aussi bien dans un commissariat !* ”. Il est venu dans le commissariat, et la situation qui était complètement inextricable, avec des policiers hystériques et un commissaire de police qui ne voulait rien savoir, en deux minutes s’est dénouée. Clavel a fait un discours et tout le monde a été relâché instantanément ! C’était cela ! Cette façon de vivre sa culture religieuse et son christianisme était permanente. Je peux raconter une autre histoire, elle aussi assez amusante. Un matin des militants nous emmènent, Michel Foucault, Maurice Clavel et moi, à la porte de Renault-Billancourt pour faire des discours devant les ouvriers. Un militant nous amène là, devant une porte de Renault : “ *Dans une demi-heure c’est la sortie, vous leur parlez !* ” Nous nous regardons tous les trois, sans savoir vraiment quoi dire. Les militants, ayant peur des gardiens ou de la police, se sauvent. Nous avons le mégaphone, et nous nous le repassons en sautant d’un pied sur l’autre. Il faisait froid, c’était l’hiver. Et puis, tout d’un coup, Clavel dit “ *je vais y aller* ”. Il prend le mégaphone et va jusqu’à la porte. Juste à ce moment la porte s’ouvre et un flot d’ouvriers complètement, totalement indifférent à Maurice Clavel se met à déferler. Il prend le mégaphone et, pendant que Foucault et moi, à quelques pas de là, nous pouffions de rire parce que notre situation en fin de compte, était assez grotesque, il se met à parler, à faire un discours splendide mais que personne n’écoutait, évidemment ! Les gens passaient, pressés de rentrer chez eux. Et puis, à la fin, il voit qu’il n’y a plus personne, il abandonne le mégaphone, revient vers nous et dit : « *Bien, ce n’était pas le sermon sur la montagne* - à ce moment-là il aperçoit un restaurant juste en face et dit - *...mais ce sera peut-être les Noces de Cana !* » ... Et nous sommes entrés au restaurant !

Alain JAUBERT

Intervention de Jean-Paul Dollé

● *Cité : « Longtemps je fus un arpenteur des banlieues rouges, vendeur de " l'Huma " et goûteur de blanc sec. J'étais militant révolutionnaire dans les faubourgs de la Babylone moderne. J'habite maintenant Beaugency dans la lumière de la Loire. Mais je demeure un " penseur " de zing, un vagabond des terrains vagues. J'appris l'histoire de France dans les écoles religieuses puis dans un lycée. Successivement j'abhorrai la Révolution française, les rouges et les sans dieu puis les réactionnaires, les nobles et les rois. Mes héros changèrent : d'abord Jeanne d'Arc, Saint Louis, Charlotte Corday. Ensuite changement à 180 degrés, les géants, Danton, Robespierre, saint Just ; ça m'apprit la sagesse ».*

Ainsi se présentait, en 1977, Jean-Paul Dollé. Né en 1939 à Créteil, il a rejoint, après la vente à la criée de *L'Humanité* et de *Clarté* (journal de l'U.E.C.), le mouvement gauchiste tendance Mao. Professeur de philosophie, il a publié de nombreux essais (*Le Désir de Révolution* en 1972, *Voie d'accès au plaisir, la métaphysique* en 1974, *Haine de la pensée* en 1976, *L'Odeur de la France* en 1977, *Danser maintenant* en 1981, *Monsieur le président, il faut que je vous dise* en 1983 et *Fureurs de ville* en 1990, ainsi que deux romans (*Le Myope* et *Véra Sempère*). Dans le cadre de la mission *Banlieue 89*, il est membre du comité éditorial de la revue *Lumières de la ville*.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Jean-Paul Dollé : Que signifie le journalisme transcendantal de Maurice Clavel ? En se recommandant de ce journalisme transcendantal, il s'opposait à une tradition encore dominante dans les années soixante - celle de l'intellectuel engagé - et aussi à la société du spectacle. Dans sa figure de journaliste transcendantal, Clavel est complètement actuel parce qu'il est intempestif. Il a compris dès le départ les impasses de l'intellectuel engagé, et anticipé sur la critique et sur le vide de la société du spectacle.

N'oublions pas que Clavel est un romancier, nourri en particulier du roman américain, où l'on trouve un des plus grands héros métaphysiques du 20^e siècle - Marlowe, le flic privé, qui peut dire sans rire qu'il cherche la vérité. Clavel a un rapport avec Marlowe, il est le héros, il écrit le scénario, le dialogue, et en même temps il est l'acteur ; mais en même temps il est Kant, c'est-à-dire qu'il se pose la question des conditions de possibilités pour énoncer le réel par rapport à la vérité. De ce point de vue, Clavel est le contraire de l'idéologue, et le contraire du commentateur. Il ne commente jamais, il n'idéologise pas, il ne fait jamais un redoublement : ce qu'il écrit, c'est un événement. Ainsi, il est à l'opposé de ce qui avait été notre culture dominante, celle qui s'exprimait par exemple dans *Les Temps modernes*. Le mythe qui nous faisait agir, nous jeunes étudiants, c'était l'intellectuel qui élucidait le monde, qui donnait un point de vue sur le monde, qui le commentait. Alors que Clavel n'avait pas eu besoin de faire toute la médiation des intellectuels de gauche des années cinquante parce qu'il avait vu tout de suite qu'il y avait une concordance événementielle entre le faire et le verbe. C'est pour cela qu'il était gaulliste, et déjà maoïste. Dire, c'est faire advenir. On comprend que Clavel ait eu comme ennemi fondamental Heidegger - parce que c'était Heidegger ou lui. Ou bien Heidegger a raison, ou bien c'est Clavel : ou bien pour comprendre le monde il faut être dans la transgression, c'est-à-dire être démoniaque, ou bien il faut être tellement platonicien, tellement socratique, que le plus malin c'est d'être bon. Cela, Clavel l'avait parfaitement vu.

Comment se fait la rencontre entre Clavel et moi - marxiste classique, devenu maoïste ? Ce matin, Frossard a dit génialement que Dieu ne pense pas - alors que Heidegger dit seulement que la science ne pense pas. Clavel m'a montré que pour penser, il faut se diriger dans la pensée, qu'il faut aller tout de suite au plus simple, tout de suite au plus corps, à maintenant, et que c'est la seule manière d'en finir avec l'idéologie de la représentation. Clavel assume cela parce que, quand il

parle, il parle en son nom et au nom de tous les autres. Cette conception est tout le contraire de l'idéologie dominante d'aujourd'hui, de la matérialité de l'image. On peut se demander pourquoi c'est ici qu'on parle de Clavel, et pas dans tel grand journal. Qu'est ce qui fait tellement peur dans Clavel ? Pourquoi le fait de se souvenir de sa mémoire, de faire que Clavel soit vivant, cela fait peur ? De quoi nous libère-t-il comme peur pour qu'on en ait tellement peur ? Ce que Clavel nous dit, ce que j'en retiens, c'est qu'il n'y a pas de quoi avoir peur. Et Clavel, qui n'avait aucun pouvoir institutionnel, était celui qui faisait le plus peur. Quand je pense que Pompidou avait peur de Clavel ! D'ailleurs, il avait raison... Puisque, quand Clavel disait à ce président de la République qu'il n'était rien parce qu'il n'avait pas été Résistant, Pompidou se sentait tout petit...

Ce que Clavel avait compris en lisant la *Critique de la Raison pure*, c'est qu'aucun savoir et par conséquent aucun pouvoir ne peut nous enchaîner et nous faire le coup de l'autorité. A ce moment-là on est fondamentalement libre, on n'a de comptes à rendre à personne si ce n'est qu'à son honneur, à l'éthique.

Clavel, c'est le point de vue ontologique de la résistance et il disait simplement cette chose absolue : il n'y a pas besoin de donner des raisons pour refuser ce qui est insupportable.

Jean-Paul DOLLÉ



Cette plaquette, éditée par la Nouvelle Action Royaliste, rassemble à la fois les articles d'hommage publiés dans "Royaliste" après la mort de Maurice Clavel et le texte des entretiens qu'il avait donnés au bimensuel royaliste.

Sommaire

♦ Hommage à Maurice Clavel par Mgr le comte de Paris, Gérard Leclerc, Pierre Boutang, Hubert Saint Vallier

♦ Clavel et la N.A.R. (Arnaud Fabre)

♦ Entretiens avec Maurice Clavel :

* Diagnostic de la crise (25 juin 1975)

* Dieu est Dieu, nom de Dieu (7 avril 1976)

* J'ai presque fini ... et vous ? (25 novembre 1976)

* Clavel et le diable (12 janvier 1978)

Une plaquette de 60 pages : 25 F franco

Intervention de Jean Daniel

● *Cité* : Qui ne s'en souvient ? Invité par Jean Daniel au *Nouvel observateur* en 1966 pour " couvrir " l'affaire Ben Barka, Maurice Clavel tint jusqu'à la fin de sa vie une chronique de télévision qui déborda de son cadre pour devenir, au fil des années, oeuvre à part entière. De celle-ci, le directeur du *Nouvel observateur* a dit la qualité singulière et souligné « *la savante exploitation de l'instant, l'exploitation créatrice de l'éphémère, un sens affiné comme guidé par un radar pour capter l'événement signifiant, une contribution sans pareil à l'air du temps, et enfin une science accomplie pour déshabiller les mots de leurs vêtements de mode et leur redonner la fraîcheur et l'originalité du premier usage.* »(1)

Entre Jean Daniel et Maurice Clavel, il y avait cette relation née de la passion journalistique, conçue comme méditation sur le temps et vécue dans le même amour de la langue - « *les discussions avec lui sur la place d'un mot dans une phrase m'enchantaient* ». Mais il y avait plus que cette relation " professionnelle " : une amitié profonde entre deux hommes aux itinéraires politiques et spirituels distincts - la gauche et le gaullisme, la foi chrétienne de Clavel que ne partage pas Jean Daniel. Pourtant c'est bien celui-ci qui prononça, à Vezelay, des paroles qu'aucun des présents n'a pu oublier : « *lorsque, le jour de sa mort, je reçus de sa femme, comme des frères franciscains qui officient à Vézelay, l'incitation pressante à parler de Maurice Clavel dans l'intimidante basilique, j'ai senti le poids écrasant de la tâche, mais pas un seul instant le caractère insolite de la mission* »(1). C'est dire à quel point Jean Daniel fut proche parmi les proches.

→(1) Citations tirées de la préface de *La suite appartient à d'autres* - Ed. Stock - 1979.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Jean Daniel : Nous sommes invités à parler à propos de Clavel du "journaliste engagé". Il faut s'empresse de préciser que le terme d'engagement dans son acception sartrienne ne saurait, en aucun cas, s'appliquer à Clavel. Oscillant entre sa philosophie de la liberté et son incontournable horizon marxiste, Sartre avait fini par exiger des hommes d'expression une libre abdication de leur esprit d'examen au service des lois de l'histoire : dans ce sens il ne pouvait y avoir d'engagement que radical et de longue durée. Or, Clavel est un homme d'humeur, un homme de l'instant. Un homme qui, selon le mot de Mauriac, se préoccupe davantage d'être tout entier aujourd'hui plutôt que de ne pas se contredire le lendemain. C'est au lecteur de reconstituer l'unité de ton, ou le système qui, à la fin des fins, peut relier entre elles ses humeurs. Lui ne saurait s'en soucier. Autrement dit et de ce point de vue, il est tout à fait journaliste et pas du tout engagé.

Mais on peut dire, il est vrai, que c'est un journaliste qui s'engage dans tout ce qu'il dit et dans toutes les manières qu'il emprunte pour le dire. Il décrit comme Rousseau propulsé et impulsé dans une transe. Homme de théâtre, il a le sens de la mise en scène. Ecrivain, il a le sens de l'attaque et de la chute, au point de préférer la juste mélodie d'une phrase à l'opportune expression d'une idée. Cette transe est une affectivité esthétique et même littéraire. On peut dire aussi que dans sa manière de s'engager, Clavel est constamment gauchiste. A la condition de se souvenir que le gauchisme n'est pas forcément à gauche. Le gauchisme tel que, par exemple, il s'est exprimé en 1968, c'est le refus de la récupération, le refus de la représentation et de la délégation du pouvoir. C'est le refus de laisser qui que ce soit parler à votre place même pour exprimer vos idées. Cela suppose, au sens littéral, l'anarchisme, l'individualisme, la démocratie directe et permanente. Clavel est en fait un journaliste entièrement engagé dans les caprices tumultueux et véhéments de sa subjectivité. Il est imprévisible parce qu'il est capricieux et il perturbe parce qu'il est imprévisible. Il change constamment d'amis ou d'ennemis selon ses articles. Selon ses trances.

Il va cependant commencer à se préoccuper de théoriser ses sincérités successives lorsqu'il s'agira de problèmes de la foi et du christianisme, puis, bien plus encore, lorsqu'il subira l'illumination foucauldienne. La lecture du livre de Foucault *Les Mots et les Choses* le met dans une transe de longue durée et lui fait découvrir la disparition non de l'homme mais de l'homme sans Dieu. Dans cette période, le journalisme de Clavel devient engagé dans la mesure où il cherche, malgré lui, chez les autres, les signes du néant qui vont faire accéder à

l'Etre. Alors il va s'intéresser avec gourmandise et volupté à toute la quotidienneté érotique, commerciale, consommatoire ou païenne dont il se détournait par discipline, détournement qui entraînait une frustration. La dénonciation du néant lui permet de s'amuser sans mauvaise conscience des choses de la vie et de donner libre cours à sa truculence provocatrice. Le mal devient une promesse non du Dieu mais de l'Etre. Simone Weil avait dit : « sans la souffrance qui penserait à Dieu ? ». Lui découvre que sans la médiocrité et le vide rien ne peut faire exister Dieu.

Clavel vient du nationalisme quelque peu antisémite. Il dira que, dévôt de Céline, *Bagatelle pour un massacre* ne lui avait donné aucune nausée. Il cessera d'être antisémite par excès d'antisémitisme. Parce que lui-même était allé trop loin et qu'en somme il s'était fait peur. Il a toujours conservé le nationalisme mais il s'est converti en défenseur des juifs, du sionisme, d'Israël, des Hébreux, de tout à la condition, comme il disait, d'y voir clair. Pour lui, en somme, les juifs n'avaient pas la liberté de ne plus l'être. Quand on a une mission, il faut l'assumer et l'accomplir. Clavel n'acceptait pas que je puisse, moi par exemple, contester cette mission ou choisir ma façon de vivre un certain judaïsme.

Je voudrais évoquer la façon dont j'ai connu Clavel car elle le définit. J'avais publié pendant la guerre d'Algérie, un article doutant de la stratégie du général De Gaulle. Lui avait, à ce moment-là, une émission quotidienne à la radio. Il a consacré à mon article une philippique déchaînée, brillante, injurieuse, un peu maurrassienne aussi. Douter de De Gaulle, c'était douter de la France. J'ai proposé de lui répondre. Il a réclamé pour moi ce droit de réponse qui n'existait pas à l'époque. Il ne l'a pas obtenu. Il a proclamé dans une dernière émission que puisque on me réduisait au silence, il s'y réduisait aussi. Et il s'est privé, je devais l'apprendre ensuite, des seuls revenus dont il disposait à ce moment là. Nous nous sommes revus et nous ne devons plus nous quitter.

Je ne dirai pas que Clavel est irremplaçable. Je constate que, pour moi en tout cas, il est irremplacé. Je voudrais même dire que l'événement a perdu l'une de ses dimensions depuis qu'il n'est pas près de moi pour l'observer. C'est un phénomène très curieux. Mais, après tout, explicable, aujourd'hui que l'on sait à quel point le témoignage trahit le témoin et combien l'observation exprime l'observateur. Dans une collectivité, on finit par avoir une image qui n'est en fait que le produit de plusieurs regards. Si l'un d'entre eux vient à manquer, c'est

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

l'idée qui est appauvrie et la perception qui devient infime.

Il n'y a plus personne pour pratiquer ce qu'il appelait lui-même le "journalisme transcendantal", c'est-à-dire, l'irrigation permanente de l'événementiel par un système de concepts ou de symboles qui lui donnent du sens alors qu'il n'avait que de la couleur. Il n'y a plus personne dans la presse, fut-elle religieuse, pour gratter la politique jusqu'à découvrir le spirituel.

On ne voit pas non plus ailleurs ce tempérament de prédicateur accompagné, toujours en train de triompher d'une tentation, toujours immergé dans la chair pour regarder l'ange, toujours égocentrique pour découvrir l'Autre, toujours généreux dans son narcissisme, toujours inspiré dans son indignation. Dès qu'il entrait en lui, il découvrait, émerveillé, les autres, tous les autres.

Il manque, en ces jours de célébration du Bicentenaire de la Révolution parce qu'il aurait fait la synthèse entre le *Dialogue des Carmélites* et *Lorenzaccio*. Ce n'est ici qu'un exemple mais combien édifiant pour moi ! Au coeur du débat sur la Terreur, des millions de téléspectateurs ont pu voir sans doute quel tremplin vers la sainteté offrait la souffrance imposée au Carmel par l'irruption des Conventionnels. Mais ils ont pu voir surtout et en même temps un certain visage de la Révolution. De quoi gâcher les festivités bien plus que les rumeurs sur la Vendée. De quoi aussi s'interroger sur le fanatisme laïc ordonné au nom de l'Etre suprême. Mais en même temps on pouvait voir à la Comédie Française la première mise en scène d'Antoine Vitez depuis qu'il est administrateur. Il s'agit du *Mariage de Figaro*. On peut dire qu'avec l'appui de l'Eglise, la noblesse se livre à tous les arbitraires, plaisamment dénoncés par Beaumarchais. On peut entendre aussi le fameux monologue de Lorenzaccio interprété par Francis Huster sur la décadence de l'Eglise et de la hiérarchie catholique. La mise en scène de Huster consiste à faire comme si Musset en avait, en 1830, à 23 ans, aux cardinaux, aux évêques, aux prêtres, aux prélats de toute sorte. Voulez-vous être considéré ? Faites-vous prêtre. Voulez-vous être riche, puissant et courtois ? Faites-vous prêtre. Ainsi, dans le Paris du Bicentenaire, grâce au théâtre, un dialogue s'est instauré montrant ici les causes, là les effets ; ici les rêves, et là les dépravations. Je crois que je n'ai pas pu écrire cet article pourtant si inspirant parce que j'ai pensé à la façon dont Clavel s'en serait tiré. C'est bien montrer ici notre ancienne amitié professionnelle, la complémentarité de nos aptitudes et de nos goûts, l'importance que j'accordais à son talent, le manque où je suis depuis qu'il n'est plus là.

Je suis chargé de parler de son rôle dans ce qu'on appelle " les médias ". Je crois que le mot n'était pas encore en vogue, non plus que celui de communication, pavillon douteux qui cache tant de marchandises suspectes. En tout cas, on n'aura rien dit de Clavel, on ne l'aura pas épuisé dans ce qu'il avait de plus original si on rappelait ses dons pamphlétaires, ses humeurs polémiques, ses provocations littéraires qui ont souvent en France pour origine le besoin d'expression, la méchanceté féroce qui vient sous la plume sans avoir existé dans l'esprit. C'était vrai. Il avait ce don. Mais après tout, il le partageait avec quelques autres. Seulement, on trouvait toujours quelque chose de plus. Il ne se servait du ras de terre que pour un envol. Vers quoi ? Dans les dix dernières années, c'était clair. Le gauchisme, Foucault, Heidegger lui ont servi à creuser de plus l'idée de la négation de l'homme. On disait " Dieu est mort, l'Homme est mort ", " Vive la structure " ou " Vive l'archéologie " ; lui disait « oui peut-être l'Homme est mort mais c'est précisément pour faire revivre Dieu en lui ». Il faisait ses délices du néant pour creuser la présence de Dieu et alors tout lui était bon pour emboucher les trompettes des autres, faire tomber les murs des petits Jéricho, certain qu'il était de découvrir, sur les décombres, le Christ qui depuis un certain temps, lui servait de compagnon de voyage et de théâtre. Au fond, le journalisme transcendantal, puisqu'il voulait en faire, c'est ainsi que je le résumerais.

Très vite l'itinéraire journalistique de Clavel va se confondre avec son itinéraire philosophique. On a noté qu'il avait été conduit, par étapes, de la Résistance à la Révolution sociale, puis à une velléité de terrorisme. Comment débouche-t-il sur le gauchisme, puis sur la foi ? L'alternative à la révolution devient-elle soudain la religion ? L'un de ses anciens biographes note que Clavel ne s'est pas laissé piégé par cette logique. Il s'est appuyé sur Kant pour proclamer que l'adhésion à une foi n'entraîne nullement l'abandon du droit à la philosophie. La révolution et ses débats font partie de la philosophie sous peine de sombrer dans le fanatisme comme en Islam (l'intégrisme iranien) ou dans la Réaction (Maistre, Bonald, XIX^e siècle). Clavel va aborder le débat sur la révolution en philosophe de l'aliénation. Son livre *Qui est aliéné ?* n'aura pratiquement aucun succès. Il intéressera pourtant Foucault, qui pressent le parallélisme des préoccupations. La conscience morale de Kant, c'est la raison pratique. Pour Clavel, c'est la conscience de l'aliénation parce qu'il la croit inséparable de la métaphysique du sujet. La révolution n'a de sens que dans la disparition de l'aliénation. Mais que faire alors du structuralisme ?

Je passe, puisque ce n'est pas mon propos ici, sur l'opposition de

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Clavel aux sciences humaines et la trajectoire qui depuis Kant conduit Clavel à Foucault. Je veux tout de même citer : « *Plus d'homme. Donc plus de " je ", plus de moi qui tiennent, qui existent ! Nous en sommes donc là ? Tant mieux ! Dieu soit loué* ». Ailleurs : « *Le " je " est un article de foi que rien, ni le monde, ni la conscience ne m'en garantit l'existence, si Dieu est un phantasme j'en suis un autre !* ». En mai 68, au cours d'une manifestation, Clavel dit à Foucault : « *Au nom de quoi faites-vous ce que vous faites après vos cinquante dernières pages, vous n'allez pas me dire que c'est au nom de l'Homme ?* » et Foucault de répondre : « *Je le fais au nom des exclus et des renfermés de l'humanisme. Donc pour un humanisme plus vaste, universel, enfin réellement humaniste* ».

A partir de cette recherche, de cette conciliation des antinomies, de ce dépassement des contradictions fondamentales, notamment entre l'Être et l'Homme, on va voir Clavel se déployer dans le quotidien, l'humeur, le concret et la colère, voyant partout des signes mais aussi, autre aspect, se considérant comme signe, trouvant une justification à l'égocentrisme et parfois au narcissisme. Peut-on uniquement parler de tempérament ? Mais dans la grande tradition des égocentristes, Clavel s'insère dans un supplément de cœur plutôt que d'âme qui est la curiosité cartésienne, c'est-à-dire à la fois courage pour les autres jusqu'à l'oubli de soi. Jamais, en effet un être aussi soucieux de lui-même, de son destin, de son œuvre, de son écriture n'aura été en même temps autant capable d'attention réelle et profonde pour l'autre. Peut-être l'homme de théâtre l'aidait-il à peupler son univers de personnages qui n'étaient pas lui-même ainsi que son culte des héros. Peut-être éprouvait-il aussi constamment le besoin de se créer un Olympe dont il n'était pas forcément le Jupiter mais qui le conduisait à transformer en demi-dieux au moins ses interlocuteurs et ses familiers. Mais on peut aussi considérer qu'il était arrivé à cette confusion du " je " et du moi, à cette insertion des autres dans une intimité multiple, croyant toujours avoir affaire à l'Être commun à tous les hommes. Peu à peu quand il parlera de lui il se décrira pensant, c'est-à-dire gravissant les étapes qui jalonnent la Passion.

Jean DANIEL

Intervention de Roland Castro

● *Cité* : Marx, Mao, Lacan : itinéraire typique pour qui a eu vingt ans en 1960 et le désir de changer le monde. Un gauchiste donc, et même une figure de cette génération révolutionnaire. Chaleureux, passionné, spontané dans ses colères et ses amitiés, Roland Castro bouge trop pour ne pas brouiller le cliché : il est dans le mouvement, mais sur ses marges et toujours en avance. D'abord le *PSU* - celui de Michel Rocard - puis l'*Union des Etudiants communistes* en 1962. Devenu membre du Bureau national de cette organisation alors remuante il est, contre la direction du Parti, de la tendance italienne.

Révolution manquée, dont le maoïsme est l'issue, par l'immense prestige que lui donne alors la " Révolution culturelle ". En 1966, adhésion à l'*Union des Jeunesses communistes marxistes-léninistes* dont Roland Castro sera responsable aux Beaux-Arts puis à Nanterre. Lutte contre la guerre du Vietnam, mai 1968, Flins, la mort de Gilles Tautin. Pour continuer le combat, Castro fonde *Vive la Révolution* à l'automne 1969 puis un journal (*Tout*) qui seront à l'extrême pointe de la contestation spontanéiste.

Vient le moment de la dissolution, et le temps de la désillusion. Dure épreuve, surmontée grâce à Lacan, puis ce métier d'architecte qui prend toute sa dimension, esthétique, sociale, politique, lorsque François Mitterrand confie à Roland Castro la mission *Banlieues 89* qu'il continue de mener à travers difficultés et embûches, et selon un projet qu'une revue (*Lumières de la ville*)(1) commence à expliciter.

→ (1) *Lumières de la ville*, revue éditée par *Banlieues 89* 10/12 rue Capitaine Ménard, 75018 Paris.

Toujours subversif, Roland Castro est resté fidèle à ses vingt ans et aux amis qu'il a rencontrés depuis - dès lors qu'ils ont comme lui la même exigence de justice.

COLLOQUE MAURICE CLAVEL

Roland Castro : Lorsque, régulièrement, nous décidons de faire un journal avec Hélène Bleskine, Jean-Paul Dollé, Jean-Pierre Le Dantec, il y a toujours un article qui est prévu, c'est " *Clavel tu nous manques* " :



Chaque fois il y a une invocation, comme s'il n'était pas mort. J'ai cherché à interpréter cette invocation à travers ces dix ans de silence. Et cela à un moment tout à fait étrange, ou nous nous retrouvons ici à l'invitation de la *Nouvelle Action royaliste*, alors qu'au même moment à la Sorbonne il y a les Etats-généraux de la réussite, au croisement des deux fameux axes romains, là où a été fondé Paris, là où la pensée s'est agglomérée, là où les clochards ont droit au Collège de France. C'est là que se tiennent les Assises de la réussite ! C'est-à-dire que nous sommes en plein dans la domination de l'horrible, où l'on dit : " *non seulement les*

pauvres sont pauvres, mais, on vous l'affirme, ce sont de pauvres cons ". C'est extravagant !

Pensant à ces dix ans de silence, j'ai naturellement pensé à tous les articles qui nous manquent : celui sur les taux d'intérêt, sur le Dow Jones, à l'admirable portrait de Léotard que Clavel aurait fait, à son article sur Fabius, c'est-à-dire sur le rien en politique, sur la prudence comme vertu cardinale absolue. Mais pendant ces dix ans, rien n'a été éclairé. Il est peut-être normal qu'on soit devenus consensuels, il est peut-être normal et même souhaitable qu'on ne soit pas en guerre civile, il est formidable qu'on vive dans la paix, il est peut-être évident que notre objectif en Europe soit la réforme. Mais il est effrayant qu'il n'y ait pas de mot qui dise le projet de façon belle. Qu'on ait au moins une vraie social-démocratie ! Il y a aujourd'hui l'horreur du mal dit, dans laquelle on peut entendre le silence de Clavel. Souvenez-vous du film de Clavel, en préface à la fameuse émission d'où il est parti : dans son film il y avait de l'eau qui jaillissait, alors que dans celui de Royer il

ROLAND CASTRO

n'y avait que du phallus - des types qui sautaient à la perche, des potiers qui montaient des cols de poterie, etc. J'ai rêvé de la résurgence de cette émission.

Quelles sont les cultures que Clavel représentait ? A mon avis il en représentait trois, qui sont mortes aujourd'hui et qui ne demandent qu'à resurgir autrement. Il représentait ce qui dans notre histoire s'appelle fraternité, c'est à dire le fait qu'on puisse s'unir dans l'adversité et se battre face à une bourgeoisie terriblement dure - c'est la tradition communiste. Il représentait une tradition qui a rapport à notre langue - le gaullisme - à savoir qu'avec des mots on peut tout. Et il représentait ce que le gauchisme a apporté de plus vif - une cybernétique nouvelle qui disait à bas la hiérarchie. Et pour représenter cet ensemble de trois cultures, il me semble que c'est cette voix là qui aujourd'hui nous manque.

Roland CASTRO

MAURICE CLAVEL,
DU GLAIVE À LA FOI

François Gachoud

puf
CROISÉES

Cet ouvrage est encore disponible
au prix (franco) de 100 FF, en écrivant à l'auteur :
François GACHOUD
chemin Everdes 3, CH 1630 BULLE, Suisse.

La liberté se lève à l'Est

Essai de lecture clavélienne

“ Une révolution doit venir, mais sans précédent ni modèle ”. On peut le dire maintenant : elle est advenue cette fulgurante prédiction de Clavel au nom de laquelle désormais on ne pourra plus concevoir ni l'homme, ni la société des hommes d'Europe comme avant. Elle est advenue, irréversible, comme la confirmation la plus éclatante de l'avent clavélien, de cet avent où se hâtait ce prophète solitaire, ce “ fou ” qui s'obstinait à prêcher dans le désert l'accouchement historique de l'homme enfin libéré : Noël sur la terre !

Noël 1989 ou la naissance d'un homme nouveau. Promesse d'une aube levée à l'Est où des peuples figés ont secoué le joug d'un demi-siècle de servitude et de malheur.

A eux seuls les événements sans précédent qui ont bouleversé l'Europe de l'Est confirment le plein sens que Maurice Clavel voulait donner à son oeuvre comme à son engagement. Le combat sans relâche qu'il a mené contre les idéologies de tous bords, le voici enfin couronné dix ans après sa disparition. Dix années de silence et de gestation souterraine, juste le temps qu'il fallait à l'histoire pour nous prendre de court et bousculer toutes nos prévisions.

Et puis voilà, c'est arrivé. Et ceux qui voudront bien conjurer le sort d'un injuste oubli découvriront que les intuitions clavéliennes fécondent d'une étonnante lumière ces événements qui, à l'Est, ont fait basculer notre continent dans une libération décisive.

Car enfin, souvenons-nous ! Clavel, c'était d'abord, à temps et contretemps, l'appel au “ soulèvement de la vie ”. C'était, inlassablement proclamé, le seul cri susceptible de justifier tous les espoirs, de nourrir toutes les luttes, de rassembler toutes les causes : “ Libérez la liberté ! ”

Eh bien, à l'heure où nous sortons de ce siècle de fer et de sang, la voici qui émerge comme le premier bastion conquis sur l'intolérable. L'intolérable, pour Clavel, c'était le système, le système quel qu'il fût, parce que le coeur du système engendre toujours la terrible réalité de l'aliénation. " *Qui est aliéné ?* " s'écriait Clavel voici vingt ans, et sa réponse, occultée jusqu'ici au plus grand nombre, pouvait tenir en ceci : le communisme est le plus pervers des systèmes, il est la plus dangereuse des idéologies jamais conçues par l'homme, parce que c'est une idéologie qui tue la liberté au nom de l'appel à la liberté. Les promesses du parti libérateur de tous les opiums ont toutes abouti à l'érection d'empires porteurs de goulags.

Il a fallu presque un siècle pour qu'on assiste au réveil des peuples piégés, mais maintenant c'est dit, c'est fait. Car il a tourné le vent de l'histoire. C'est de l'Est qu'il nous vient désormais et nous sommes comme les témoins de cette évidence en marche.

Qui eût osé pourtant le penser au cours de l'été 80 - quelques mois après la disparition de Clavel - lorsqu'un certain Lech Walesa réclamait avec une poignée de fidèles l'ouverture d'un syndicat libre ? Qui eût osé le proclamer dans les mois, les années qui suivirent, lorsque ce même Walesa muselé paraissait continuer une lutte impossible ? Je tiens le pari que Clavel l'aurait proclamé haut et fort et qu'à son incoercible besoin de vivre sur la brèche aurait répondu son incroyable capacité à " penser en bordure d'abîme ". Celui qui en mai 68 en appelait à la nécessité d'une fracture salutaire n'aurait pas pu manquer de voir dans les événements de Gdansk la rupture annonciatrice d'une durable gestation de l'Esprit. Car les " craquements d'en-bas " qui secouaient irrésistiblement la conscience polonaise toute entière, qu'est-ce qui les suscitait ?

C'est bien là la question, je dirais même l'incontournable question à poser, si l'on veut comprendre après tout pourquoi ce qui a embrasé les peuples de l'Est fut rendu possible. Que la contagion polonaise répandue en août 89 gagnât la Hongrie, qu'elle provoquât la fracture symbolique décisive du mur de Berlin le 9 novembre, qu'elle fit basculer la Tchécoslovaquie de la peur à la joie le 17 novembre, qu'elle permît enfin le soulèvement de ceux qui délivrèrent vingt-deux millions de Roumains ghettoïsés à la veille de Noël, que ce déferlement sans pareil d'un Mai 68 à l'échelle de tous ces peuples fût enfin devenu réalité, c'est désormais un de ces faits de l'Histoire qui changent le cours de

l'Histoire.

Mais qu'est-ce qui rendit cette contagion possible ? C'est à cette question que Clavel n'eût pas manqué de répondre. Et si j'avais à tracer d'un raccourci sommaire la lumière hautement probable qu'il aurait jetée sur ce tournant, j'écrirais ceci : cette vaste révolution n'aurait pas été possible sans la contagion polonaise et la contagion polonaise n'aurait pas été concevable sans ce qui, du plus profond, a nourri le soulèvement polonais. Or, ce qui l'a nourri n'est pas d'abord d'essence idéologique, mais bien d'essence spirituelle.

Oui, ce que Clavel n'eût pas manqué de comprendre et de répandre, c'est la nature spirituelle de la révolution polonaise. J'en énoncerai brièvement ici les raisons profondes pour tenter de justifier l'interprétation que voici.

1) Clavel a toujours proclamé que “ *la révolte est fille de l'Esprit*”. Quand il en appelait à la “ *convulsion salutaire pour réinventer la pensée de l'homme*”, il commençait par dénoncer le néant spirituel, le néant des raisons de vivre auquel conduit inexorablement le système totalitaire. Car il est dans l'essence même d'un tel système de construire l'avènement d'une conscience collective sur la néantisation du sujet humain.

La révolte, c'est alors le droit de la conscience claire à se proclamer comme sujet. Lorsqu'en effet, dans les ultimes retranchements de sa dignité bafouée, son irréductibilité est atteinte, cette conscience se redresse et, par le miracle du souffle de l'Esprit qui la traverse, revendique d'exister comme une affirmation absolue. Il faut oser comprendre que ce surgissement d'existence est comme un commencement absolu. Il est la racine de la liberté et rien ni personne au monde ne saurait jamais, selon Clavel, obturer cette résurrection de l'Esprit. Quelle autre raison pourrait-on invoquer pour expliquer le geste apparemment insensé mais sublime de ces poignées de jeunes, sacrifiés volontaires à l'assaut des chars, mais s'écriant à Pékin comme à Timisoara : “ *Nous mourrons et nous serons libres !*”

2) Si la révolte est fille de l'Esprit et, comme telle, enfante les peuples dans la liberté, ce qui l'a rendue paradoxalement opérante c'est le refoulement de ce même Esprit. Pour Clavel en effet, le grand complot qui depuis un siècle au moins a permis l'émergence des systèmes totalitaires, c'est le refoulement, c'est-à-dire l'éradication

FRANCOIS GACHOUD

systématique de toute dimension transcendante à l'esprit de l'homme, c'est la proclamation de la mort de Dieu. D'essence prométhéenne, cette revendication était claire : le vide laissé par le refoulement de Dieu pouvait être comblé par un autre absolu. Il suffisait de proclamer que cet autre absolu, c'est l'homme lui-même. Mais pas n'importe lequel : celui de la conscience universelle et sans classe dont l'Etat-Parti devenait l'incarnation nécessaire. Le tour était joué, mais le sujet humain floué et voué désormais à tous les refoulements de sa vraie nature.

Il ne fait pas l'ombre d'un doute que l'enfantement récent des peuples de l'Est aurait été accueilli par Clavel comme un véritable "*retour du Grand Refoulé, Dieu*". Car le Refoulé toujours revient ! Ainsi aurait-il vu dans l'esprit de résistance des fidèles de Solidarnosc le signe manifeste de cette résurrection de l'Esprit. Cet Esprit retournait le régime contre lui-même, il suscitait chez ces fidèles convaincus le réveil d'un ravage salutaire.

A ceux que cette hypothèse dérange, j'opposerai l'évidence d'un simple constat : c'est bien au nom de leur foi en Dieu et en l'homme que les chrétiens polonais ont miné les fondements du régime communiste qui les muselait ; c'est donc bien sous la poussée de ce même esprit que ledit régime a rendu les armes du pouvoir. C'est donc encore le souffle de cet esprit qui a permis la contagion polonaise, cet élan irrésistible qui a embrasé par la suite les foules de Berlin, de Prague, de Budapest, de Sofia et de Bucarest.

Un texte, un seul ici à l'appui de ces dires. Un texte que Clavel appliquait aux événements de Mai 68 mais qui, depuis les événements de 89, leur conviendrait tellement mieux encore qu'on le dirait prophétiquement écrit pour en célébrer l'avènement : "*Ainsi notre temps s'éclaire : nous sommes à la fin de notre refus de Dieu et de notre avènement absolu humain, qui s'est épuisé. Pourquoi ? Parce qu'en cet acte, nous nous sommes coupés de notre sève. Parce que Dieu existe comme intime de notre intime et que nous pouvions tout au plus le refouler... Mais nous n'en pouvons plus de nous être ainsi forcés en croyant nous libérer, disloqués en croyant nous ressaisir, dénaturés en nous limitant à notre nature terrestre. De sorte que nous assistons au retour de Grand Refoulé, Dieu.*" (1)

3) Si c'est sous le vent de l'Esprit que le surgissement créateur de liberté devient possible, cet Esprit comme tel n'est pas réductible aux

—(1) Maurice Clavel - *Dieu est Dieu, nom de Dieu* - p. 81.

actions des hommes ni au mouvement de l'histoire, encore moins aux gouvernants - quels qu'ils soient - qui prétendent déterminer le sens et la marche de l'histoire. Il ne se confond pas avec eux, il les transcende, il inspire la conquête de liberté qui est fondement des droits de la personne humaine. Clavel n'a jamais voulu ni d'une société ni d'un régime confisquant Dieu à leur profit. C'était à ses yeux la pire des escroqueries et il vomissait toutes les formes possibles de théocraties, à l'instar de celle qui, en Iran, galvanise les fanatiques, nourrit les fondamentalistes et produit l'intolérable terrorisme chiite, lequel fait fi, au nom de Dieu, de la vie des plus innocents.

4) Qu'est-ce qui fait l'homme ? Pour Clavel, c'est ce qui le transcende finalement en le traversant et il citait le célèbre aphorisme de Pascal : "*L'homme passe infiniment l'homme.*" Ce qui fonde l'homme est ce qui le dépasse, ce qui le porte au-delà de lui-même. Ce mouvement, cette élévation est l'oeuvre de l'Esprit. Et quand l'Esprit introduit sa fracture dans les événements de l'histoire, il libère, il libère la liberté refoulée, il la rend à elle-même, il enfante l'homme à ses droits, à ses droits irréductibles, irréductibles comme la liberté elle-même, elle-même irréductible comme son inspiratrice, l'Esprit.

Alexandre Soljenitsyne, Lech Walesa, Andreï Sakharov, Vaclav Havel, les voilà les figures authentiques de l'Esprit ! Ces figures-là n'ont rien à voir avec celles, hégéliennes, qui ont fait les beaux jours du marxisme-léninisme triomphant. Gorbatchev lui-même, à sa manière, et dans la mesure où il cherche, par la perestroïka, à mettre fin au monopole absolu du régime, Gorbatchev, par son appel au renouveau, aurait pu paraître, au jugement de Clavel, comme un serviteur de ce même Esprit.

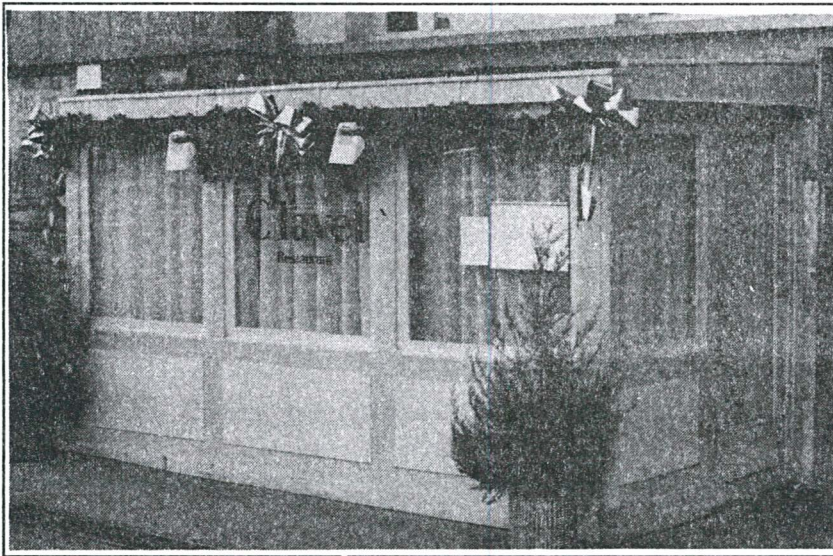
Maurice Clavel ne s'est jamais voulu philosophe systématique. Préférant le qualificatif de "journaliste transcendantal", il voulait témoigner par là, comme Socrate, que notre dignité c'est de travailler à l'éclosion des droits libérés, de préparer l'éveil de l'Esprit... en pleine pâte, celle des événements. C'est là que nos véritables gestations s'inscrivent, c'est dans l'histoire confrontée que celle des peuples s'écrit, au présent de leurs drames et de leurs ruptures. Telle est la grande leçon des peuples de l'Est : celle d'une liberté qui n'est jamais acquise pas plus que les démocraties qui la défendent. La liberté est toujours à reprendre, à recréer.

— François Gachoud, professeur de philosophie, est l'auteur du seul essai consacré à Maurice Clavel : *Maurice Clavel, Du Glaive à la Foi* - Editions des PUF, collections "Cruisés".

François GACHOUD

PUBLICITÉ

Le Restaurant Clavel



**“ Une bonbonnière
face à Notre-Dame ”**

65 Quai de la Tournelle, 75005 Paris

Tél. : 46.33.18.65

*La rédaction de "Cité" tient, une nouvelle fois, à
remercier le restaurant Clavel de la générosité
manifestée à l'occasion de notre journée
d'hommage.*

Cité

Revue de la Nouvelle Citoyenneté

Sommaires des anciens numéros

■ Numéro 1 (épuisé) Quelle défense nationale ?

■ Numéro 2

L'épreuve du terrorisme - Le dialogue social (Emmanuel Mousset) - Libéralisme: le vent d'Amérique (Alain Solari) - La psychiatrie en question (1) (Julien Betbèze) - Littérature (Philippe Barthelet) - Les lectures talmudiques d'Emmanuel Lévinas (Ghislain Sartoris) - Fausses promesses de Monsieur Garaudy (Alain Flamand).

■ Numéro 3

La psychiatrie en question (2) (Julien Betbèze) - Les hommes du pouvoir (Emmanuel Mousset) - Libéralisme à l'américaine (Alain Solari) - Quelle politique industrielle ? (entretien avec Jean-Michel Quatrepoint) - Défense: nouvelles données (entretien avec le général Pierre Gallois) - Hugo von Hofmannsthal (Philippe Barthelet) - "Finnegans Wake" de James Joyce (Ghislain Sartoris).

■ Numéro 4

Introduction à l'oeuvre de René Girard (Paul Dumouchel) - Table ronde avec René Girard et Jean-Pierre Dupuy - Municipales 1983 (Emmanuel Mousset) - "Polonaise" (Luc de Goustine) - Le théâtre de Gabriel Marcel (Philippe Barthelet).

■ Numéro 5

Tocqueville et la démocratie - "La Révolution conservatrice américaine" de Guy Sorman (Bertrand Renouvin) - L'Après féminisme (Emmanuel Mousset) - Réflexion sur l'insécurité (entretien avec Philippe Boucher) - Voyage en URSS (Michel Fontaurelle) - "Le sanglot de l'homme blanc" de Pascal Bruckner (Alain Flamand) - "Le sujet freudien" (Julien Betbèze).

■ Numéro 6/7

Entretien avec Jean-Marie Domenach - Citoyenneté et politique professionnelle (Léo Hamon) - La France peut-elle avoir une ambition ? (Alain Solari) - Pouvoir et liberté chez Benjamin Constant - Pour une croissance autocalibrée (Patrice Le Roué) - L'extériorité du social (Marcel Gauchet) - Deuxième gauche: premier bilan (Emmanuel Mousset) - Voyage en Chine (1) (Michel Fontaurelle) - La fée de Noël (Rémy Talbot) - La sagesse de Raymond Abellio (M. Dragon) - "Fiasco" d'Olivier Poivre d'Arvor (Catherine Lavaudant).

■ Numéro 8 (épuisé) Entretien avec Edgar Morin.

■ Numéro 9

L'Union soviétique (entretien avec Marko Markovic) - La politique et la conscience (Vaclav Havel) - La pensée dissidente dans les pays de l'Est (Martin Hybler) - Voyage en Chine (3) (Michel Fontaurelle).

■ Numéro 10

Racisme: nature et différences (Jean-Pierre Dupuy) - La clé de voute (Noël Cannat) - Hérité et pouvoir sacré (Yves La Marck) - L'année de Gaulle (R. Latour) - Voyage en Chine (4) (Michel Fontaurelle).

■ Numéro 11

La nature du pouvoir royal (entretien avec Emmanuel Le Roy Ladurie) - A propos de Jan Patocka (Martin Hybler) - L'alliance et la menace (Yves La Marck) - Analyse du R.P.R. (Jean Jacob) - Le tournant historique de 1984 (Jean Jacob) - A propos de Sollers (Alain Flamand) - République et politique étrangère (Paul-Marie Couteaux).

■ Numéro 12

La nature du lien social (entretien avec Marcel Gauchet) - La

main invisible (Jean-Pierre Dupuy) - Vertus et limites du déséquilibre (Yves La Marck) - Regard sur l'Allemagne (B. La Richardais) - Grall et Clavel: les complices (Rémy Talbot) - Richard III de Walpole (Martin Hybler).

■ Numéro 13

Entretien avec Georges Dumézil - Dumézil et l'imaginaire indo-européen (Yves Chalas) - Portrait de G. Dumézil (Philippe Delorme) - A quoi sert le "Figaro-magazine" ? (Emmanuel Mousset) - René Girard, lecteur d'Hamlet - Mario Vargas Llosa (François Gerlotto) - Nigéria, le mal aimé ? (F. et I. Marcihac) - Le succès de Jacques Bainville (Igor Mitrofanoff).

■ Numéro 14

Numéro spécial sur Gabriel Marcel avec Joël Bouëssée, Miklo Veto, Pietro Prini, Jeanne Parain-Vial, Simone Plourde, René Davignon, Yves Ledure, Pierre Colin, Jean-Marie Lustiger.

■ Numéro 15

Les chemins de l'Etat (Blandine Barret-Kriegel) - La notion de souveraineté (Patrick Louis) - L'Etat capétien (Xème-XIVème siècle) (Philippe Cailleux) - Qu'allez-vous voir à Jérusalem ? (Yves La Marck) - L'individu, l'Etat, la démocratie (B. La Richardais) - Jorge-Louis Borges (Joël Doutreleau) - Jakub Deml, le prêtre maudit (Luc de Goustine) - Du gouvernement selon St Thomas (Bernard Bourdin).

■ Numéro 16

Entretien avec Léon Poliakov - Le phénomène monarchique dans l'histoire (Roland Mousnier) - Théorie de la justice chez John Rawls (Bertrand Julien) - Recherches sur l'individualisme - Hiérarchies (B. La Richardais) - Comprendre le Japon (Christian Mory).

■ Numéro 17 (épuisé) Numéro spécial sur Emmanuel Lévinas.

■ Numéro 18

Du libéralisme économique (Alain Parguez) - Comprendre la crise (table ronde avec Paul Dumouchel, Christian Stoffaës, Gérard Destanne de Bernis et André Grébine) - "Les métamorphoses de la valeur" de G.-H. de Radkowski (Philippe Trainar) - Théorie du circuit et condamnation du libre-échange (Frédéric Poulon) - Un flaneur à San Francisco (Michel Fontaurelle) - Maurras et Comte (Emmanuel Lazinier).

■ Numéro 19

Le système Gorbatchev (Martin Hybler) - Antigone en Russie (Luc de Goustine) - Comprendre l'Union soviétique (entretien avec Alexandre Adler) - Pays de l'Est: à la recherche de l'histoire (Martin Hybler) - L'Europe en revues (B. La Richardais) - Une solution pour les pays en voie de développement (Areski Dahmani) - Maurras et Comte (Gérard Leclerc).

■ Numéro 20

Critique de la communication (entretien avec Lucien Sfez) - Trois remarques sur la culture (Yves Chalas) - Crise de l'éducation (Philippe Cailleux) - Crise de la littérature (Luc de Goustine) - Est-ce la mort de l'Art ? (Alain Flamand) - Splendeur et misère de la critique cinématographique (Nicolas Palumbo) - Intellectuels et politiques (Yves Landevenec) - James Buchanan (Xavier Denis-Judicis) - Découverte à Glozel (François-Marin Fleutot) - Les droits, la loi (B. La Richardais) - Nouvelles littératures chinoises (G. Guiheux).

■ Numéro 21

Dossier «Révolution 1789»: Entretien avec François Furet - Colloque «Célébrer 1789» (interventions de Blandine Barret-Kriegel, Jacques Solé et Lucien Sfez) - Les prémices de la Révolution en Limousin (Luc de Goustine) - L'opinion avant la Révolution (Philippe Cailleux) - Evénements méconnus de la Révolution (Philippe Delorme) - Burke et la représentation nationale (Norbet Col) - David, l'Art et la Révolution (Alain Flamand) - Images des Seychelles (Michel Fontaurelle) - Note sur les Etats-Unis (François Prudhomme).

■ Numéro 22

Dossier «Sociologie»: Entretien avec Georges Balandier - Bonald prophète de la société (Patrick Cingolani) - Ballanche et l'excès révolutionnaire (Georges Navet) - Comte et Littré devant la déchirure sociale - De la sociologie de l'intérêt à l'intérêt de la sociologie (Pierre-Paul Zalio) - Origine et vertus de la redécouverte de F. Le Play - La culture contre la liberté (Pascal Bruckner) - L'exemple du Kosovo (Didier Martin) - La question de l'éthique.



Prix de chaque numéro : 35 F